7744

Paulet X. 110

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

T. III.

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS,
rue de la Colombe.

9141

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS,

PRÉCÉDÉ

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LES TROUBADOURS

ET LES JEUX FLORAUX.

PAR M. LÉON DE LAMOTE.

O souvenir de la Patrie, combien vous avez de charmes pour un cœur sensible!

TOME III.

PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1808.

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Le pouvoir funeste des passions asservit à son joug pesant les mortels, faibles jouets des destins. L'ambition, l'amour et la haine se partagent leurs cœurs : du choc de ces sentiments s'échappent les causes des événements que je vais décrire.

François Ier régnait. Prince grand

et aimable, il faisait renaître en lui l'antique chevalerie que Louis XI semblait avoir eu à cœur de détruire. Après son avénement au trône, il conçut le dessein de ramener en Italie ses troupes belliqueuses, et de reconquérir ce Milanais, tombeau des braves de la nation française. Il passa les Alpes au mois de juillet 1515, suivi de la principale noblesse de son royaume. Le connétable de Bourbon, si grand, et depuis si coupable; les maréchaux de Chabanes, de Trivulce, de Lautrec; les princes de Talmont, de Foix: Bonnivet, Imbercourt, Téligni, Crussol, Tournon, Lévis, Saint-Vallier, Sabran, Ventadour, marchaient sur les pas du monarque. Les ducs Antoine de Lorraine,

Charles de Vendôme, Charles de Gueldre, Léon d'Albanie, le comte de Saint-Paul, la Tremouille, Claude comte de Guise, frère du duc de Lorraine, suivaient la même carrière. Ce fut par la vallée de Barcelonnette que cette belle armée, composée d'environ soixante et dix mille hommes, fit son entrée en Italie. Les débuts furent tous des succès. Prosper Colonne fut surpris dans Villefranche (1). La consternation saisit les alliés ; alors ils eurent recours à la trahison. Les Suisses sont gagnés, et ils vièrent attaquer un roi qu'ils avaient promis de défendre. La bataille dura deux jours entiers ; elle fut sanglante, mais les Français fixèrent la victoire. Toute la noblesse fit des pro-

diges de valeur. François reçut lui-même plusieurs coups de piques et hallebardes dans ses armes dont la bonne trempe lui sauva la vie. Cette affaire est connue sous le nom de *la Journée de Marignan* (2). Le roi, âgé de vingt-deux ans, y parut en héros; on lui donna ce titre dans les relations qui furent alors publiées et envoyées en Espagne par les confédérés. Ils convenaient tous que sa seule intrépidité, le premier jour de la bataille, empêcha la déroute de son armée. Le succès de cette journée entraîna la conquête de tout le Milanais. Le pape Jules second effrayé trembla pour ses États; il fit un traité avec François, conclu à Pavie, et ratifié à Viterbe. A la suite de ce traité se fit aussi celui

qui abolit la sanction pragmatique, et qui à la place établit ce que l'on appela *le Concordat* (3). Une partie des Cantons suisses traita aussi avec la France (4). Ces grandes affaires terminées, le roi ne séjourna pas long-temps à Milan ; il déclara en son absence le connétable de Bourbon gouverneur des pays conquis. Lui laissant une partie de son armée, il revint en France, et arriva à Lyon au commencement du mois de février 1516.

Tel fut le succès de la première expédition de François en Italie (5). La mort de l'empereur Maximilien d'Autriche renouvela la guerre en renouvelant les prétentions des divers concurrents au trône impérial. François Ier se mit sur les

rangs, mais il rencontra un rival dangereux en la personne de Charles d'Autriche, roi d'Espagne et petit-fils de Maximilien. Plus adroit, plus dissimulé que François, Charles l'emporta. On comprend aisément comment cette préférence, faite à la vue de toute l'Europe, fut sensible pour les deux rois ; combien l'un en eut de joie et combien l'autre en eut de chagrin.

La guerre était inévitable entre ces souverains, toujours rivaux et jaloux l'un de l'autre. Elle se ralluma bientôt ; elle commença par une attaque dans la Navarre (6), où les Français furent vaincus, après avoir commencé par vaincre. Là, ils perdirent Charles de Mauléon, Gauthier de Lamote, Paul de Durfort,

et plusieurs autres seigneurs, presque tous gascons ou languedociens.

Bientôt les Français et les Impériaux se heurtèrent sur tous les points. On se battait en Italie, en Roussillon, en Allemagne, et surtout en Brabant. Les troupes royales remportèrent plusieurs avantages, qui, quelque temps après, n'empêchèrent cependant pas le Pape de se liguer de nouveau avec l'Empereur contre François. Charles promit à Jules de réunir à ses états les duchés de Parme et de Plaisance, qui avaient été depuis plusieurs années cédés à la France.

La république de Florence, dont les Médicis étaient maîtres, et Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, entrèrent dans cette ligue.

Il fut résolu d'attaquer en Italie les Français par tant d'endroits, qu'il ne fût pas en leur pouvoir de résister.

Déjà la pétulance française avait en beaucoup d'occasions aliéné l'esprit des Italiens, et le soulèvement fut général.

Le maréchal de Lautrec, homme dur, mais brave, se défend avec vigueur; et, trop faible pour résister aux forces de l'ennemi, envoie demander du secours en France.

Prosper Colonne commandait les troupes alliées; il voulut s'emparer de Parme, et malgré les nombreuses difficultés qui semblaient s'opposer à son entreprise, il en forma le siége; mais bientôt il fut contraint de le lever.

Cependant les Suisses, alliés perfides, quittent le parti de François et vont se joindre aux confédérés, qui parviènent à surprendre Milan et à s'emparer de Pavie, Lody, Plaisance et Parme.

Le Pape meurt. Son successeur, Adrien V, relève les espérances de la ligue (7), qu'avait déconcertée la mort de Jules second.

Le roi, en apprenant cette triste nouvelle, se hâta d'envoyer du secours à Lautrec. Le bâtard de Savoie, grand-maître de France, le maréchal de Chabanes, Galéas de Saint-Séverin, grand écuyer, et Anne de Montmorency, arrivèrent, amenant dix mille Suisses qu'ils avaient eu beaucoup de peine à lever.

Après quelques combats et la prise de Novarre, pour appaiser les murmures des Suisses, on résolut d'attaquer les alliés. Le succès de la bataille ne fut point heureux. Après un combat opiniâtre, Lautrec fut contraint de se retirer. On le contraignit ensuite de quitter l'armée et de venir rendre compte de sa conduite au roi, prévenu contre lui (8).

Cependant le Milanais était perdu presqu'en entier, et il se formait de nouveau une coalition formidable. Dès lors l'Europe en entier s'armait contre la France; l'Empire, l'Espagne et l'Angleterre, toute l'Italie et les Vénitiens, long-temps irrésolus. Le Pape, oubliant sa qua-

lité de père commun, arma contre le fils aîné de l'église.

« Quand la ligue fut publique, dit le père Daniel, on ne douta pas que le roi, qui devait d'ailleurs avoir assez d'occupations aux frontières de ses états, ne renonçât à l'expédition d'Italie qu'il méditait, et où il n'avait plus que le seul château de Crémone; mais la fermeté de ce prince était à l'épreuve du plus grand danger; et en donnant la liberté à un gentilhomme espagnol qui le raconta depuis en Espagne, il lui dit :

« Tous les princes conspirent » contre moi, mais j'ai de quoi » leur répondre à tous. Je ne m'em- » barrasse guère de l'Empereur, » parce qu'il n'a point d'argent; ni

» du roi d'Angleterre, parce que
» ma frontière de Picardie est bien
» fortifiée ; ni des Flamands, parce
» que ce sont de mauvaises troupes.
» Pour l'Italie, je m'en charge moi-
» même. J'irai à Milan, je le pren-
» drai, et je ne laisserai pas à mes
» ennemis un pouce de terre de ce
» qu'ils m'ont enlevé ».

Un funeste contre-temps déconcerta ses desseins, et ce fut la fameuse et déplorable révolte du connétable de Bourbon. Ce prince, oubliant ses services, ses vertus, sa haute renommée, trahit la cause de son roi. Son cœur ne sut point dévorer les humiliations dont une femme impérieuse et emportée se plut à l'abreuver.

Louise de Savoie, mère du roi,

avait pris sur son fils un ascendant funeste. Ses qualités étaient déparées par son humeur vindicative et fourbe. Malgré que son âge penchât vers son déclin, elle aimait encore le plaisir, et sa rupture avec le connétable l'exposa aux propos malins des courtisans. Elle n'avait jamais pu souffrir Anne de Bretagne, femme de Louis XII; cette reine la détestant aussi, avait durant sa vie empêché le mariage de Claude de France, fille de Louise, avec le comte d'Angoulême, depuis François Ier. Cette aversion mutuelle les portait à haïr ce que l'une aimait.

La reine affectionnait la maison de Bourbon; ce fut assez pour que Louise la persécutât après la mort

de la reine. Elle ne put cependant empêcher que Charles de Bourbon n'obtînt l'épée de connétable, qu'il mérita par ses belles actions.

Le roi, pour le récompenser, lui donna le gouvernement du duché de Milan après qu'il en eut fait la conquête. La manière sage et brillante avec laquelle le connétable s'y comporta, servit à la régente pour le rendre suspect auprès du roi. Elle fit craindre à celui-ci, que le connétable, grand par son nom, par ses immenses propriétés, par l'estime générale qu'on lui portait, ne tentât quelque effort préjudiciable à l'autorité royale. Il fut rappelé à la hâte, et le froid accueil qu'on lui fit ne le dédommagea point des pertes considérables qu'il avait

faites. Loin de le rembourser de ses avances, on supprima ses pensions. Anne de France, qui lui était toujours attachée, se plaignit pour lui. Peut-être aurait-il obtenu la justice qui lui était due; mais les prodigalités qu'il entassa à la naissance de son fils, servirent à le perdre encore plus dans l'esprit du roi (9). La régente, quoique ennemie de la maison de Bourbon, sentit à la mort de la femme du connétable renaître la tendresse qu'il lui avait autrefois inspirée. Elle lui avait déjà proposé sa main; elle la lui proposa de nouveau. Elle fut refusée. Outrée contre lui, elle concerta sa vengeance avec le chancelier Duprat (10). On lui suscita un procès injuste touchant les biens de sa fa-

mille (11). Bientôt tous ses biens sont mis en séquestre. Privé de sa fortune, le connétable, au désespoir, hâta sa retraite, qu'il avait déjà projetée avec l'empereur.

Le comte Adrien de Croi se chargea des négociations. Charles-Quint, connaissant les moyens de cet illustre transfuge, promit de le recevoir à bras ouverts. Il le regarda comme un instrument propre à susciter au roi de fâcheuses affaires, soit en Italie, soit dans l'intérieur du royaume. L'empereur envoya Beaurain, son chambellan, déguisé, portant ses lettres de créance. Le rendez-vous fut à Montbrison, dans le comté de Forez. On proposa à Charles de Bourbon d'épouser Éléonore d'Autriche, sœur de l'empereur et veuve

du roi de Portugal, avec une dot de deux cent mille écus de rente, et la déclaration de l'empereur qui l'appelait elle et son époux à son entière succession, s'il venait à mourir sans enfants.

Le connétable, ébloui par ces magnifiques promesses, se résolut à tout hasarder. Il promit, de son côté, un secours considérable, dans le cas où l'Empereur et le roi d'Angleterre feraient le siége de quelque place. Ce traité ne fut point écrit, soit dissimulation de la part de Charles-Quint, soit reste de remords de celle du connétable. Celui-ci resta irrésolu quelque temps; enfin l'espoir d'être beau-frère de l'Empereur le décida.

Ce ne fut que lorsque François Ier

avait déjà mis en mouvement l'armée avec laquelle il devait reconquérir l'Italie, qu'il eut vent de ce qui se tramait. Lorsque ce prince arriva à Saint-Pierre-les-Moutiers, dans le Nivernais, il apprit par Matignon et d'Agourgue, tous les deux attachés au connétable, que celui-ci formait une ligue dont les ramifications ne leur étaient point connues. Sur cet avis, le roi suspendit sa marche pour attendre une partie de ses troupes, ne voulant entrer dans Moulins, où se trouvait le connétable, que bien accompagné. Il fut droit au palais du connétable, qu'il trouva au lit, feignant une indisposition pour se dispenser d'aller en Italie, où François voulait qu'il l'accompagnât. Ce prince vou-

fut lui parler en particulier. Ayant fait retirer tout le monde, il lui dit qu'il savait de bonne part ses menées auprès de l'Empereur ; qu'il ne doutait point que son procès n'entrât dans ses chagrins et ne les aigrît beaucoup ; mais qu'il pouvait se rassurer ; qu'il lui jurait, lui roi, de les lui rendre s'il venait à les perdre. Le connétable dissimula. Il avoua que Charles-Quint l'avait fait solliciter, mais qu'il avait repoussé toutes ses propositions ; que sachant que le roi devait passer par Moulins, il l'attendait pour lui tout apprendre.

François, qui jugeait les autres d'après la franchise de son cœur, crut Bourbon et ne le fit point arrêter, malgré les sages avis de son

conseil. Il poursuivit sa route. Bourbon fit d'abord mine de le suivre ; mais ensuite il se détourna de son chemin et se retira dans Chantelles, place forte qui lui appartenait, d'où il envoya l'évêque d'Autun vers le roi, en protestant de sa fidélité, sous la condition cependant que les biens de sa famille lui seraient rendus.

Avant l'arrivée de l'évêque d'Autun, le roi, mieux éclairé, vit que le connétable le trompait. Sur-le-champ il dépêcha des troupes de toute part pour l'arrêter par-tout où on le rencontrerait. Bourbon, instruit à temps, sortit de Chantelles pour aller à Herment en Auvergne, d'où il partit, déguisé, avec un seul gentilhomme, dont il passa pour le

domestique. Après avoir échappé aux différents partis qui le cherchaient, il gagna le Rhône, s'avança par la Savoie, et ayant traversé une partie de l'Allemagne, arriva en six semaines à Trente; de là il se rendit à Mantoue, où le seigneur de cette ville, son cousin germain, lui fournit les moyens de paraître convenablement à son rang. Delà il fut à Plaisance, où le comte de Lannoy, général de l'armée de l'Empereur depuis la maladie de Prosper Colonne, vint le trouver pour lui communiquer les plans de campagne.

Telle fut la conduite d'un grand homme poussé à bout par ses ennemis. De Plaisance, il fut à Gênes attendre les ordres de l'Empereur.

Il les attendit cinq semaines; déjà il éprouvait les dégoûts de la trahison. Charles-Quint lui donna le choix, ou de passer en Espagne, ou de demeurer dans le Milanais avec la qualité de son lieutenant-général en Italie. Il choisit de demeurer en Italie, et se prépara à combattre contre son roi et son pays; châtiment qui ne tarda pas de paraître affreux à son âme généreuse.

CHAPITRE II.

LA défection du connétable fit
embler pour la sûreté intérieure
u royaume. Par ses libéralités, par
s manières prévenantes, il avait
gagner l'affection de plusieurs
igneurs. On devait craindre qu'ils
embrassassent son parti lorsqu'ils
verraient appuyé de toutes les
rces de Charles-Quint. Au bruit
sa fuite, le parlement de Tou-
use s'assemble; et, après une dé-
bération tumultueuse, il ordonne
sénéchal d'arrêter tous les pas-
gers qui se rendaient en Espagne.
Cet ordre fut exécuté avec célé-

rité ; mais il était inutile, le connétable ayant pris une autre route. On fit une garde exacte dans toutes les villes, et surtout dans celles qui, par leur rapprochement des Pyrénées, pouvaient craindre une irruption de la part des Espagnols, dont on redoutait les entreprises. Un bruit qui circula redoubla la consternation générale. Il fut prétendu que les ennemis de l'état avaient envoyé des incendiaires qui devaient livrer aux flammes les bourgs et les villes, afin de faciliter les entreprises que l'on pourrait tenter contre le royaume.

François Ier, dans ces circonstances embarrassantes, envoya pour commander en Languedoc le maréchal de Lautrec, oncle d'Al-

phonse. Le maréchal fit son entrée à Toulouse le 5 septembre 1523. Il était suivi d'un corps d'armée considérable qu'il répartit dans la province.

Avant de partir de Toulouse, le marquis de Lautrec remit à son frère, le maréchal de Lautrec, la garde militaire de la ville, avec ordre de surveiller et d'arrêter même les partisans du connétable, dont la cité était remplie. Parmi les amis de ce dernier, on citait le comte Isaure comme un des plus ardents et des plus dangereux, par la prépondérance que lui donnaient et sa naissance et sa fortune. Le marquis de Lautrec, par cette raison, n'avait point voulu lui présenter son fils; il était bien loin de croire qu'Al-

phonse aimait la fille d'un homme qu'il considérait comme un traître envers sa patrie. De son côté, le comte Isaure, ami du connétable, mais cependant sujet fidèle de son monarque, éclatait en murmure contre la défiance qu'on lui marquait. Il était exclu de tous les conseils, lui qui aurait dû en être l'âme. Il ne pouvait ignorer les ordres qu'avait reçus Lautrec, les propos que celui-ci avait tenus. Son orgueil en fut offensé, et il jura d'en tirer vengeance. L'occasion s'en présenta malheureusement. Une cause étrangère servit de prétexte. Je vais rapporter ce déplorable événement, qui eut lieu le même jour où Clémence et Lautrec apprirent à se connaître.

Toulouse, fameuse par son savoir, l'était aussi par sa haute piété. Sa basilique de Saint-Sernin, bâtie par Saint-Exupère, renfermait dans son enceinte sacrée les corps d'un grand nombre d'apôtres, de martyrs et de vierges. Ce précieux trésor, objet de la vénération religieuse, avait été diminué. Dans des temps malheureux, deux châsses furent soustraites. On ignorait le lieu qui les recélaient. Un religieux, nommé Pierre, fut averti en songe que les corps de Sainte-Susanne et de l'apôtre Saint-Jacques étaient renfermés dans un des piliers de la nef de l'église. N'osant se fier à ce rêve, qu'il prit pour un jeu de son imagination, il resta long-temps sans faire part de sa vision miraculeuse.

Enfin, le songe s'étant plusieurs fois réitéré et toujours avec les mêmes circonstances, il ne put douter de sa vérité. Ayant été trouver l'archevêque de Toulouse, il lui fit part de sa découverte.

Le prélat, frappé du récit que lui fit le religieux, ne se permit point de repousser sa déposition. Il fit assembler un synode, et l'on convint de faire des fouilles à l'endroit indiqué. Ce fut vers le matin que l'on se rendit dans l'église. Le commandant de la ville, le parlement, toutes les différentes autorités, se rassemblèrent, et l'on fut processionnellement vers le lieu indiqué.

En y entrant, le comte Isaure vint se placer auprès du marquis de Lautrec. Celui-ci, fier de son titre,

envoie un de ses officiers vers Isaure pour l'avertir qu'il n'était point dans son rang. Le comte, blessé d'un pareil avis, répondit qu'il ne connaissait d'autre supérieur que le roi, et que dans une cérémonie publique, sa place était au premier rang.

« Je n'ai point besoin, ajouta-t-» il, de dire que, bienfaiteur de ce » temple, j'ai droit, dans son en-» ceinte, à toutes les prérogatives » qui conviennent aux fondateurs. »

Cette réponse fut rendue au marquis, qui ordonna sur-le-champ à ses soldats de s'opposer aux prétentions du comte : celui-ci, nonobstant ce que lui dirent les écuyers, voulut s'avancer. Les gens de Lautrec s'y opposèrent; le comte fu-

rieux appèle sa suite ; ses amis s'approchent, ceux de Lautrec se rangent autour de lui ; la procession est troublée ; l'archevêque accourt et voit les deux fiers seigneurs qui, déjà la main sur la garde de leur épée, oubliant le respect dû au lieu saint dans lequel ils se trouvaient, se menaçaient, prêts à commencer un combat sacrilége. Le pontife, fort de sa dignité, leur parla avec chaleur ; il leur reprocha leur audace impie et les menaça des foudres de l'église s'ils ne cessaient leurs discussions. Cependant on les sépare. Les amis d'Isaure le ramènent dans son palais, où il rentre en jurant à Lautrec une haine éternelle : celui-ci, content de l'avoir emporté, s'humilie devant l'arche-

vêque, et la cérémonie continue (12).

Leonora apprit sur l'heure ce qui venait de se passer; elle résolut d'en profiter. Lautrec n'était point encore sorti de l'église, qu'il reçoit un écrit anonyme par lequel on l'avertit qu'Isaure, dévoué au connétable et irrité de l'affront qu'il vient d'essuyer, menace les partisans du roi et rassemble ceux du rebelle. Le marquis, en achevant de lire ce pernicieux écrit, se hâte de rentrer chez lui et demande son fils.

Fatal destin! pourquoi te plais-tu sans cesse à te jouer des faibles mortels! Il leur faut tant de soin pour élever l'édifice de leur bonheur, et toi d'un souffle léger tu le détruis jusqu'en ses fondements.

Non, nous ne pouvons espérer deux jours heureux. Hier, la journée fut belle; aujourd'hui, la tempête a troublé le calme de l'air. Passions funestes, et toi surtout, ambition présomptueuse, combien vous êtes à redouter! C'est toi, orgueil coupable, qui te plais à désunir les cœurs. Tu élèves dans l'âme des pères les sentimens qui les font s'opposer aux desirs de leurs fils. L'amour te redoute, et lui, qui sait tout asservir, échoue devant ta froideur et tes calculs. Ah! sans l'amitié, que nous serions à plaindre! C'est elle qui nous fait supporter les peines de la vie, et nos cœurs s'échauffent à son feu sacré.

Alphonse était chez lui. Longtemps plongé dans sa douleur, il

ne pouvait parvenir à fixer ses idées. Il craignait surtout de voir Laurentio. Il tremblait que son trouble n'apprît à son ami ce qui se passait dans son âme. Il ne doutait point qu'en apprenant son amour, Varicléry ne voulût immoler le sien. Trop généreux pour exiger un pareil sacrifice, mais sûr de mourir s'il n'obtenait point Clémence, sa position était affreuse, et il devait tout craindre de ses résolutions.

La porte de sa chambre s'ouvre.... Il se retourne, frémit.... Laurentio est dans ses bras. Pour la première fois, Laurentio est repoussé. Alphonse, qui se croit coupable, rejète les caresses de son ami.

« Ah! Lautrec, ne t'accuse pas. » Je suis le seul à plaindre; aime

» Clémence; deviens son époux,
» ton bonheur me consolera de ma
» peine.

» Tu sais tout, Laurentio, ré-
» pondit Lautrec en pâlissant, et
» sans doute c'est Leonora....

» Que parles-tu de Leonora?
» J'ignore en quel lieu existe cette
» femme méprisable. Clémence
» seule....

» Elle t'aurait appris....

» L'amour, qui l'enflamme pour
» toi, votre tendresse mutuelle et
» sa confiance, m'ont appris ce que
» je devais faire.

» Non, Laurentio, n'espère point
» que je profite de ta magnanimité.
» Irai-je te ravir le bonheur de ta
» vie? Époux du choix du comte
» Isaure, tu dois posséder sa fille.

» Alphonse, depuis quand te
» plais-tu à outrager ton ami? In-
» grat! peux-tu douter de mes sen-
» timens.

» Je sais à quoi peut te conduire
» ton âme généreuse; mais je sais
» aussi quel est mon devoir.

» Veux-tu empoisonner une vie
» que je te dois?

» Veux-tu que pour ton malheur
» je profite de la reconnaissance que
» tu crois me devoir?

» Lautrec, écoute-moi. J'étais
» en Italie, et tu aimais Clémence
» et en étais déjà aimé. J'arrive; je
» cherche à lui plaire, je ne puis y
» réussir. Nul espoir n'a pu flatter
» mon amour; elle a toujours été
» constante en son indifférence.
» Elle-même vient de me déclarer

» ses sentiments. Où sont mes droits?
» Suffira-t-il d'aimer pour en avoir?
» Dois-je prétendre à déchirer ton
» cœur, parce que je la chéris?
» Ce seul motif suffit-il pour ban-
» nir ma raison? Je sais que ta dé-
» licatesse combat contre moi. Tu
» penses que la reconnaissance me
» parle; détrompe-toi. Je suis juste,
» et je dois souffrir seul. Quoi!
» lorsqu'une femme vient de m'a-
» vouer ses sentiments pour un
» loyal chevalier, j'irais trahir sa
» confiance! Loin de moi cette
» idée outrageante que je repousse.
» Un Troubadour doit plaire et non
» persécuter. Viens, Alphonse,
» viens dans mes bras. Mon ami, ne
» rougis point. Cesse de te défen-
» dre; l'amour, la félicité t'appel-

» lent; ne crois pas que ce cœur
» désavoue un instant mes paroles.
» Je ne puis éteindre ma flamme,
» mais j'ai cessé de l'alimenter.

« Généreux Laurentio, combien
» je te suis inférieur! J'accepte ton
» dévouement.... Ah! mon ami, si
» je suis aussi faible, accuses-en
» l'amour qui me dévore. Cepen-
» dant demain tu dois combattre
» pour cette femme à laquelle tu
» viens de renoncer; dois-je te lais-
» ser périr?

» Demain, Lautrec, sera le plus
» beau jour de ma vie; demain,
» peut-être, je m'acquitterai en-
» vers toi!

» Laurentio, j'ai accepté ton sa-
» crifice; maintenant, je t'en de-
» mande un nouveau,

» Parle.

» Que je prène ta place, et que » Montlaur....

» En te cédant, je deviendrai in- » digne d'avoir aimé Clémence.

» Eh bien! refuse-moi; mais » avant ton combat, je veux défier » Archambaud; je veux....

» Jeter sur nous un déshonneur » éternel, apprendre à toute la » France que deux chevaliers se » sont réunis dans une même que- » relle pour en accabler un seul? » Non, Lautrec, tu ne peux exé- » cuter ce que tu me proposes. Si, » dans la suite, Archambaud te dé- » fie, tu pourras lui répondre; » mais demain, témoin muet, tu » ne dois que t'intéresser au sort » de Laurentio.

» Affreuse situation! Ah! tu se-
» ras la punition sanglante de Lau-
» trec!

» Cesse de craindre pour moi;
» Vainqueur, je serai heureux;
» vaincu.... »

» Non, tu ne le seras point, ou
» je te jure à mon tour, devant ce
» Dieu qui nous entend, que la
» même tombe renfermera nos res-
» tes glacés.

» Quel serment!

» Il est déjà écrit dans le ciel,
» et maintenant je suis plus tran-
» quille.

» O Clémence! cruel amour,
» dit tout bas Laurentio! combien
» vous épuisez sur nous la coupe
» immense de l'infortune! »

Après quelques autres discours,

ils furent partager leur couche commune, où long-temps l'amitié sourit à leur repos. L'aimable Laurentio se livra bientôt à un sommeil paisible ; mais Lautrec ne pouvait dormir. L'affreux spectacle de son ami mourant pour une cause qui lui devenait étrangère, et dont lui Alphonse devait profiter, fut toujours présent à ses yeux. Il redoutait le jour, et ses vœux en retardaient la venue. Clémence, embellie de tous ses charmes, ne pouvait le distraire. L'amour, muet dans son cœur, céda sa place à l'amitié alarmée. Cependant ce jour redouté parut et Laurentio dormait toujours. De nouvelles craintes viènent affliger Lautrec ; il redoute qu'Archambaud ne les devance, que dans son

fol orgueil, il n'outrage Laurentio. O ciel! son ami être accusé de faiblesse! Non, il ne peut, il ne doit le souffrir; il faut l'éveiller....

« Arrête, Alphonse; que vas-tu » faire; ton impatience, déguisée » sous le nom de l'héroïsme, de- » mande-t-elle la mort de Lauren- » tion? Laisse-le livré à ce som- » meil, trésor précieux des âmes » pures; c'est à toi qu'il convient » de veiller; toi qui as pu profiter » des nobles sentimens de ton ami. » Dors, Laurentio, dors en paix. » Malheur à celui qui doutera de ta » bravoure!.... Mais la nuit est dis- » sipée; le Dieu étincelant du » jour marche à grands pas dans » sa course; l'heure s'approche.... » Que faire!.... O mon Dieu! c'est

» toi qui viens de m'inspirer! J'ac-
» quitte ce que je dois à Varicléry
» et à moi-même. » Il dit et sort de la chambre en faisant le moins de bruit qu'il lui est possible. Dans le salon voisin, l'armure complète de Laurentio reposait auprès de la sienne; il saisit celle de son ami et se prépare à s'en revêtir. Il passe les cuissards d'acier poli, la cuirasse damasquinée, le casque d'or, entouré de la couronne de comte; sur le cimier, un aigle superbe étendait ses ailes sur lesquelles se jouait un triple panache d'azur. Lautrec ceint l'épée radieuse et saisit de la main gauche le bouclier. Sur sa surface ronde, un artiste habile a peint cinq lis d'or, surmontés de cinq brillantes étoiles en argent que

rehausse le fond d'azur. Suivi d'un seul écuyer de Laurentio qui le prenait pour son maître, il se hâte d'arriver au lieu désigné par Montlaur. Lautrec vit avec joie qu'il avait devancé son adversaire : celui-ci arriva bientôt. Trompé par l'apparence, Archambaud croit voir Laurentio ; il le salue en silence, et sans lui parler, met pied à terre. Alphonse l'imite, ils tirent leur fer, et le combat commence. Après quelques feintes, ils s'abandonnent à leur courage et s'attaquent vivement ; mais leur adresse les trompe mutuellement. Avec des avantages égaux, ils se pressent, lorsqu'on apperçoit un chevalier sans armes, accourant de toute la vîtesse de son destrier, et qui s'approche des deux

fiers adversaires. Archambaud le regarde, recule, et baissant la pointe de son épée : « O Dieu! dit-il, que vois-je?

» Coupable Alphonse, s'écrie » Laurentio! qu'as-tu fait? Ta fausse » amitié a-t-elle pu consentir à me » perdre d'honneur? Archambaud, » cessez un combat injuste; c'est » contre moi que vous devez tourner votre colère.

» Seigneurs chevaliers, leur dit » Montlaur, j'ignore quel motif » vous porte à vous disputer qui » des deux sera mon adversaire? Je » dois combattre l'époux de Clémence....

» C'est moi, c'est moi qui le » suis, s'écrient ensemble les deux » amis!

» Quoi! dit Archambaud surpris,
» tous les deux!

« Reconnais-moi, Montlaur, dit
» Lautrec en levant la visière de
» son casque; reconnais-moi et
» écoute. »

» Non, dit Laurentio, vous ne
» devez rien écouter; vous m'avez
» défié; c'est moi qui dois répon-
» dre à votre cartel.

» Montlaur, dit Lautrec, Lau-
» rentio combattra sans sujet. Cette
» Clémence, cause première de
» votre combat, est mon amante.
» Depuis long-temps sa foi m'est
» engagée, et bientôt l'hymen con-
» sacrera les souhaits de l'amour.

» Je ne vois dans ce que vous me
» dites que le sujet de deux com-
» bats; je dois en vouloir à Lauren-

» tio de l'avoir cru l'amant préféré,
» et à vous, jeune Lautrec, de
» l'être. Venez chacun à votre
» tour, mon courage pourra suffire
» à cette double attaque.

» Seigneur, dit Varicléry, ne
» présumez pas que nous souffrions
» qu'affaibli par un premier com-
» bat, vous en recommenciez un
» second. Un seul d'entre nous deux,
» à votre choix, doit être chargé
» de la querelle. Rappelez-vous
» votre écrit; et choisissez mainte-
» nant.

» Laurentio, dit alors Alphonse,
» je consens qu'un seul réponde au
» défi d'Archambaud, mais je ne
» veux point être soumis à son
» choix; que le sort en décide. »

Après s'être long-temps refusé à

cette proposition, Varicléry fut contraint de s'y rendre. Le nombre impair, qui lui fut heureux, le proclama l'adversaire de Montlaur ; Lautrec, en pleurant de rage, se dépouilla des armes qu'il avait ravies. Laurentio s'en revêtit ; une joie la plus pure brillait dans son regard céleste. Quand il fut armé, il s'apprêta, et tirant son épée ; le combat commença. Oh! combien Lautrec souffrit dans ce moment terrible ! Son œil suivait le fer de Montlaur, et son cœur tressaillait chaque fois que l'armure de son ami retentissait sous les coups que lui portait le superbe Toulousain. Il ne peut le défendre et doit sans le secourir voir la mort descendre sur la tête de Laurentio. Mais le ciel, qui

veille sur les cœurs vertueux, ne permit point qu'il périsse. Lautrec avait juré de mourir avec son ami, et sa main tenait caché sous son manteau le fer dont il devait se percer, si Laurentio était couché sur l'arêne. Montlaur, emporté par sa fureur, se précipita sur son ennemi; mais son pied porte à faux, et il tombe hors d'état de continuer le combat. Lautrec, par un mouvement spontané, fléchit ses genoux en remerciant l'Être Suprême du salut de son ami. Il court à Laurentio, l'embrasse; et tous les deux, aidés de leurs écuyers, relèvent Archambaud, qui, en serrant la main de Lautrec, lui dit : « J'es-» père vous rencontrer aussi.

» Oui, lui dit l'amant de Clé-

» mence, nous nous reverrons. Je
» le pensais, et j'aime à voir que
» mon rival a eu la même idée. »

En achevant, ils s'éloignent; et, joyeux de l'issue du duel, les deux amis rentrent en se faisant de tendres reproches dans le palais de Lautrec.

Archambaud, que la rage et la jalousie dévorent, retourne dans sa demeure en roulant les plus sinistres projets.

CHAPITRE III.

Le marquis de Lautrec n'avait point songé, la veille, à revoir son fils ; il le croyait auprès de sa belle inconnue. Mais le matin du jour du combat, après la procession, où il s'était rencontré l'adversaire du comte Isaure, il fit appeler son fils, comme nous l'avons déjà dit. Lautrec attendait de son côté, avec la plus vive impatience, que son père revînt de Saint-Sernin ; il brûlait du desir de lui apprendre le rang de son amante ; il ne pouvait imaginer qu'il eût existé quelque obstacle, qui dût s'opposer à leur prochaine union.

Il se rendit sur le champ auprès de son père, qu'il trouva dans la salle d'audience environné de ses gardes et d'une partie de la noblesse toulousaine. La présence de tant de monde l'intimida. Son père s'avançant de lui : « Mon fils, lui dit-» il ; les ennemis de la couronne » agissent dans la ville. Le connéta-» ble a su réveiller le zèle de ses » partisans ; le comte Isaure est à » leur tête.

» Que dites-vous, Seigneur ? Le » comte Isaure !

» Que j'aime à voir en vous, mon » fils, ces marques d'indignation ! » (combien il se trompait !) La » loyauté de vos sentiments vous » fait déjà détester les traîtres à » notre monarque.

» Oui, sans doute, je pense » comme tout bon français ; mais » oserai-je vous demander si les » avis que vous en avez reçus » sont bien fidèles. Un chevalier » de ce rang a des ennemis...

» Vous m'étonnez, Alphonse, en » prenant sa défense. Vous ignorez que le présomptueux Isaure » vient de m'outrager : que son audace l'a porté à attenter à la sainteté du temple, et qu'enfin ses » projets nous sont connus.

» Hélas ! dit Alphonse (à part.) » Devais-je m'attendre à ce coup » funeste !

» Mon fils, poursuivit le marquis ; il importe d'agir avec célérité. Le comte se fortifie dans » sa demeure ; ne lui en laissons

» point le temps. Marchez à la tête
» de vos compagnies ; et suivi de
» ces jeunes chevaliers, courez
» vous emparer du rebelle.

» Ah! mon père, qu'exigez-vous
» de moi, s'écria Lautrec tout
» éperdu? Quoi ! vous voulez que
» j'aille arrêter Isaure ? le père... Il
» s'arrêta.

» Quel langage tenez-vous, Al-
» phonse? Depuis quand avez-vous
» appris à balancer avec vos de-
» voirs ? Le comte vous est à peine
» connu; vous ne l'arrêtez point,
» vous le combattez.

» Seigneur, s'il m'était permis
» de vous parler en secret, vous
» apprendriez.....

» Suivez-moi. Messieurs, dit le
» marquis, en se tournant vers les

» chevaliers ; je reviens dans l'ins-
» tant ; ce que mon fils pourra me
» dire ne changera point mes inten-
» tions. »

Le père et le fils se retirent dans une salle voisine, décorée des statues des ancêtres d'Alphonse. Ce fut là qu'il dit au marquis : « Seigneur, hier vous avez cédé
» à ma prière.

» Eh ! quoi, mon fils, songez-
» vous à l'amour, quand la patrie
» réclame vos instants ? Il fallait
» me montrer votre reconnais-
» sance, en courant punir.....

» Le père de celle que j'aime !
» Ce pourrait-il?

» Oui, Seigneur ; Clémence, la fille
» du comte Isaure, est l'objet de
» l'amour de votre malheureux fils.

» O douleur ! Quoi ! Lautrec, tu
» aimes la fille de celui qui outrage
» ton père, et qui trahit sa patrie!
» Cet amour vertueux était né
» bien long-temps avant vos di-
» visions.
» Il faut l'éteindre.
» Je ne le puis.
» Il le faut.
» Je perdrais plutôt la vie.
» Alphonse, reprends ta raison,
» et considère l'obstacle qui s'é-
» lève maintenant entre toi et
» Clémence.
» Je vois mon malheur, mais je
» ne puis changer.
» Son père orgueilleux est irrité ;
» consentira-t-il à votre union ?
» moi-même dans ces temps d'in-
» fortune, puis-je trahir la con-

» fiance de mon souverain en al-
» liant ma famille avec celle de ses
» ennemis ?

» Je doute que le comte soit
» aussi coupable que vous parais-
» sez le croire. On vous aura
» trompé ; et votre querelle dont
» j'ignore les détails, vous aura
» porté, je le dis à regret, à croire
» plus facilement ce qu'on aura pu
» chercher à vous insinuer contre
» lui.

» Téméraire, vous osez me
» soupçonner d'une indigne par-
» tialité. Votre passion vous aveu-
» gle-t-elle jusqu'à ce point ? Infor-
» tuné, combien vous rougirez,
» quand vos yeux se dessilleront !

» Permettez-moi d'aller trouver
» le comte, de lui dire....

« Je vous le défends.

» Quoi, mon père!

» Pour la dernière fois je vous » parle avec bonté. Je veux être » obéi. Je ne vous chargerai plus » de l'honorable commission que » j'avais remise à votre soin; mais » je vous défends désormais de son- » ger à Clémence.

» Je ne puis vous obéir, hélas! » dans ce moment où elle attend » son époux; elle va voir traîner » son père dans les cachots; et » c'est de chez Alphonse que l'or- » dre en sera parti. Que je suis » malheureux!

» Dites plutôt, que je suis coupa- » ble! Adieu, je vous laisse; je » rougirais de montrer à nos bra- » ves amis votre faiblesse et votre

» désobéissance. » En disant ces mots le marquis s'éloigna. Il ferma la porte avec violence, et revint dans l'autre salle où il était attendu. Il excusa son fils. On résolut cependant avant de rien entreprendre, d'aller consulter le parlement.

Lautrec, abîmé de douleur, vit entrer Laurentio tout armé, qui lui dit. « Alphonse, mes écuyers vien-
» nent de tout m'apprendre. Né
» d'un sang étranger, je ne dois
» fidélité qu'à Dieu, et à ceux qui
» me sont chers. J'apprends que
» le comte Isaure est menacé ; je
» vole le défendre, et pour toi sau-
» ver Clémence.

» O mon ami ! dis-lui combien
» je souffre ; dis-lui que je désa-
» voue les entreprises de mon père.

» Hélas ! que je suis à plaindre ! » mon cœur est révolté contre la » tendresse filiale.

» Ton père a vivement outragé » le comte Isaure.

« Je le sais, mais ils sont bien fiers » tous les deux. Laurentio, que fai- » re ? Resterai-je le témoin tran- » quille d'un combat odieux ? Ah ! » si nous pouvions le prévenir !

» Arme-toi ; je vole chez le » comte ; suis-moi. » Lautrec sur-le-champ revêt son armure, et sur les pas de Varicléry il se précipite. Mais quelle est sa surprise ; on lui signifie de la part de son père qu'il ne doit point sortir.

Dans son premier mouvement, il voulut désobéir ; mais, voyant que la force serait employée pour

le retenir, craignant d'ailleurs d'irriter davantage le marquis par sa désobéissance, il céde à l'ordre paternel; et Laurentio s'éloigna, en lui promettant de revenir.

Le comte Isaure ne perdait point de temps. Résolu de se défendre si l'on osait attenter à sa liberté, mais prêt à faire tout ce qu'il serait nécessaire pour assurer la paix publique, il envoya un de ses amis vers le parlement pour le convaincre de la sincérité de ses intentions. Cependant il rassemblait autour de lui ses vassaux; Montlaur, ne pouvant s'y rendre, y envoya ses gens. Laurentio enfin parut. » Jeune Varicléry, lui dit le comte « en l'appercevant; venez défendre » le père de votre épouse, qu'un

» insolent, enflé de l'autorité qui
» lui fut confiée veut traîner dans
» les prisons comme un vil cri-
» minel.

» Seigneur, répondit Laurentio ;
» le marquis est facile à s'emporter,
» mais son cœur loyal revient
» bientôt des impressions défa-
» vorables qu'on a pu lui donner
» contre un franc chevalier. Ou
» je me trompe, ou des ennemis
» secrets cherchent à vous armer
» l'un contre l'autre.

» Non, je ne le crois point ; je
» n'attribue les causes de notre
» démêlé qu'à l'orgueil extrême
» du marquis.

» Croyez.....

» Cessons de nous entretenir de
» ce désagréable événement. Je

» n'ai pu, Laurentio, savoir hier le
» résultat de votre entrevue avec
» ma fille. Vous-vous êtes éloigné
» sans vouloir me parler. Clémence
» vous aurait-elle mécontenté ?
» persisterait-elle dans ses refus ?

» Ah ! Seigneur, dans un moment
» tel que celui-ci je rougirais de
» m'occuper de mon amour ; je ne
» songe qu'au danger qui vous
» menace.

» Votre réponse m'apprend les
» caprices de Clémence.

» Comte Isaure, gardez-vous
» d'accuser votre aimable fille ;
» Son cœur n'est point insensible,
» mais ce n'est pas pour moi qu'il
» a parlé.

» Eh bien, quel est-il, ce morte l

» accompli qui a pu l'emporter sur
» Laurentio?

» Ce n'est point aujourd'hui que
» je dois vous le faire connaître.
» Dans des temps plus heureux...

» Serait-ce le sire de Montlaur ?

» Il est au moins indifférent à
» Clémence.

» Est-ce Maniban, du Puget,
» David, d'Aubuisson ?

» Pourquoi, Seigneur, me de-
» mander un secret que je ne
» peux vous révéler ?

» Clémence sera moins discrète
» et sur le champ.....

» Comte, au nom de mon hon-
» neur, gardez-vous de lui rien
» demander sur ce point. Je lui
» avais promis de vous taire quel-
« que temps sa tendresse; mais je

» n'ai pu souffrir que, lorsque je » romps des nœuds qui me sont si » chers, vous me soupçonniez d'in- » constance.

» Laurentio, c'est donc à vous » que j'en appèle ; je vous de- » mande, au nom de l'amitié que » je vous ai témoignée, d'être » éclairci sur ce point important à » mon bonheur. »

Laurentio ainsi pressé ne savait comment éloigner une explication qui lui paraissait dangereuse en cet instant ; lorsque Sévérac, que le comte avait envoyé vers le parlement, revint, et dit à Isaure que la cour assemblée l'attendait, lui, et le marquis de Lautrec : qu'il ne devait point craindre d'être traîtreusement arrêté ; et que pour le rassurer davantage, on lui ac-

cordait un sauf-conduit. Isaure se disposa à s'éloigner ; il voulait voir sa fille pour la rassurer ; mais Laurentio, qui craignait une entrevue redoutable, le pressa de partir sur-le-champ.

Clémence assise sur un balcon, tenant sa harpe dans ses mains, composait un chant d'amour, lorsque son père fut le matin à la fatale cérémonie. Elle ne croyait point que la foudre en éclatant dût troubler le calme dont elle jouissait. Se confiant à la généreuse amitié de Laurentio, elle espérait un riant avenir. Les heures s'écoulaient en des loisirs consacrés aux Muses. Soudain un bruit peu commun interrompt le silence ordinaire de son palais. Elle se lève, appèle ses

femmes : ..... Son père paraît ; la colère étincèle dans ses regards ; il s'avance vers sa fille effrayée, veut parler, et ne peut; il s'assied. Ses sens se réfroidissent ; alors au travers de mille mots injurieux, il apprend à Clémence l'affront qu'il croit avoir reçu, et nomme pour son ennemi le marquis de Lautrec. A ce nom qu'elle chérissait, elle a pâli. Son père la jugeant d'après lui: « Que j'aime, ma fille, ces mar-» ques de ton indignation! elles me » prouvent combien tu ressens vi-» vement l'action qui a blessé ton » père. Isaure insulté publique-» ment! Meurent pour sa vengeance, » Lautrec et sa famille! » Clémence, sans répondre, baisa les mains de son père. Le comte, après l'avoir

cependant rassurée sur les suites d'une affaire si fâcheuse, se retira pour prendre les moyens de se défendre.

Clémence, restée seule, pleura amèrement. La harpe se détendit sous ses doigts incertains, et sa douleur profonde lui ôta tout desir glorieux. Qu'il est cruel, ce sentiment amoureux dont notre âme est flétrie ! Il donne surtout un dégoût fatal au génie. Quand on souffre, peut-on s'occuper de concerts ? On soupire, on se plaint ; et la gloire qui vous tendait les bras, fuit sur l'aile légère du temps. Réveille-toi, Clémence ! Tu ne dois pas appartenir toute entière à l'amour ; les Muses, tes maîtresses, réclament ces instants. Mais tu ne me réponds rien ;

ta tête est penchée ; tes beaux cheveux s'échappent du réseau qui les retenait ; ton œil immobile peint tes souffrances ; tu ne parles point ; et néanmoins qu'ils sont éloquents, ces soupirs qui s'élancent de ton cœur oppressé! Tu te plains au ciel ! il est insensible à tes prières, à tes vertus. Ah ! ta vive tendresse doit te coûter encore de plus cruelles larmes ! tu n'as point épuisé le malheur ; il doit te poursuivre long-temps ; et le repos sans nuage ne t'appartiendra que lorsque sous la cendre insensible tu dormiras auprès de tes ayeux.

Elle écoutait avec terreur les ordres que donnait son père. Le combat qui se préparait, se présenta à ses yeux. Elle vit Alphonse contraint,

par l'honneur, à accompagner le marquis. Elle vit Isaure le cherchant dans la mêlée, afin de frapper, par sa mort, Lautrec dans l'endroit le plus sensible. Combat exécrable! Il devait lui coûter son père ou son amant, et quelle qu'en fût l'issue, elle ne pouvait qu'être désastreuse et sans remède. En ce moment elle maudissait l'amour; que dis-je? Elle ne pouvait le maudire; c'est le seul orgueil qu'elle accusait de ses maux.

Leonora triomphait. En si peu de temps elle voyait Lautrec malheureux; elle espérait qu'il étoufferait son amour. La comtesse, dans ses idées, se le figurait à ses genoux et lui jurant une tendresse qu'elle enviait à son heureuse rivale. Elle ne

voulut point s'arrêter en aussi beau chemin; et après avoir assemblé ses idées, elle se décida à brouiller ensemble les deux amants infortunés : mais elle ne pouvait parvenir jusqu'à Clémence sans se déguiser. Elle chercha le moyen de la rencontrer et ne le trouva point. Un de ses émissaires, retenu par un mal subit, vint dans l'après-dîner de cette journée si fertile en événement lui apprendre celui qu'elle ignorait encore; c'était le combat du matin. Leonora frémit du danger auquel s'était exposé Alphonse; mais elle résolut de profiter de cet avertissement et de s'unir avec Archambaud pour suivre ensemble les mêmes intérêts. Elle monta dans sa litière et se rendit chez Montlaur,

qui frémissait d'impatience et de douleur. Ayant appris qu'une jeune dame demandait à lui parler, il ordonna qu'on la fît entrer. Leonora fut s'asseoir auprès de lui; les domestiques de Montlaur se retirèrent : alors elle lui apprit le but de sa démarche. Archambaud, charmé d'une pareille rencontre, accepta l'alliance qu'on lui proposait; ils décidèrent que l'on instruirait Isaure et le marquis de la tendresse mutuelle de leurs enfants, afin qu'ils cherchassent à les désunir, et que par toutes sortes de moyens on envenimerait la querelle, qui servait si bien leurs projets.

Archambaud, aveuglé par sa passion, sentit renaître dans son âme ce besoin du crime, auquel si long-

temps il avait sacrifié. Les premières années de sa vie se retracèrent à ses yeux; il frémit un instant, mais il ne recula point. L'astuce et la haine de l'italienne germèrent dans son cœur; bientôt il ne respira que de nouveaux forfaits, tant il est facile à l'être naturellement vicieux de suivre la pente coupable vers laquelle tout l'entraîne. Il avait juré de combattre Lautrec dès qu'il serait guéri; dès-lors il ne voulut plus que le perdre. La comtesse, satisfaite du succès de son entreprise, se retira en invoquant la vengeance.

Mais elle aussi était aimée. Le baron Alberti, qu'elle ne pouvait souffrir, avait juré sa perte ou celle de son amant. Il était parti après elle; et la suivant toujours, il était

à Toulouse, où, sous le plus obscur déguisement, il épiait les pas de sa violente maîtresse. Ses trésors lui avaient gagné le premier domestique de Leonora, celui en qui elle avait mis sa confiance. Cet homme mercenaire, pour quelque argent, trahissait la comtesse, en confiant au baron ses desseins les plus secrets. Il fut instruit de la visite qu'elle venait de faire au seigneur de Montlaur et des projets qui avaient été arrêtés. Son amour-propre offensé augmenta sa colère; il jura de punir un rival qu'il aurait dû plaindre et une amante qu'il devait mépriser. Il se prépara, résolu de faire échouer les entreprises de Leonora. Ame basse et haineuse,

tout noble sentiment lui était inconnu !

L'orgueil impie causa la perte des anges rebelles. Cet orgueil que rien ne saurait dompter, est le premier principe des crimes et des passions humaines ; il échauffe l'âme, il la remplit des plus épaisses vapeurs. A l'orgueil on sacrifie tout. Né de l'amour-propre, il le dompte lui-même ; il sait, pour se satisfaire, s'élever ou s'abaisser à propos ; il écrase le faible ; il rampe devant le puissant. Rien n'est plus bas que l'orgueil et rien n'égale sa roideur. Oh ! qu'il parlait fortement au cœur du comte Isaure lorsque celui-ci se rendait au parlement ! Il s'indignait d'y paraître comme accusé ; il

accablait de son indignation le marquis, cause de cette humiliation. La cour était assemblée. Le premier président, magistrat intègre, siégeait entouré de ses vénérables confrères. Ce sénat auguste, appui du peuple et son interprète auprès du roi, voyait avec douleur le comte accusé d'intelligence avec un rebelle dont le nom lui faisait horreur. On souhaitait qu'Isaure fût innocent; mais ses préparatifs militaires induisaient à le croire coupable. Ses amis, puissants et nombreux, étaient à redouter, et l'on avait résolu d'user envers Isaure des plus grands ménagements.

Il se présenta, déguisant sous un dehors tranquille la situation de son

âme. Il demanda de quels crimes on l'accusait, surtout depuis quand on punissait un seigneur de l'amitié qu'il portait au connétable. « Mes-» sieurs, dit-il, ne puis-je être son » ami sans être son complice? Sa » trahison me fait horreur, je le dis » à haute voix, mais je plains son » égarement. Je déteste ses enne-» mis, dont les menées sourdes ont » causé sa ruine. Je suis indigné » qu'on ait osé se permettre envers » un noble Toulousain l'attentat » dont plusieurs de vous avez été » les témoins. Je le sens, l'éclat qui » m'environne a blessé le marquis de » Lautrec; il a voulu se venger par » cet outrage de l'amitié que par-» tout on me témoigne. »

Le marquis se leva, et sans répondre aux discours d'Isaure, il montra les ordres du roi qui voulait que l'on s'assurât de la personne de tous ceux qui auraient témoigné quelque attachement au connétable. La grandeur du péril rendait excusable la sévérité de l'ordre. Il en conclut que le comte Isaure, comme principal ami de Bourbon, devait être surveillé, surtout depuis que par ses menaces et l'appareil dont il s'environnait, il avait montré combien il était redoutable. Le comte demanda qu'on nommât ses accusateurs. Le marquis s'y refusa. L'altercation devint si violente que l'on crut que les deux seigneurs s'attaqueraient de nouveau, surtout lorsque le marquis, se tournant vers

les soldats dont il s'était fait suivre, leur eût ordonné d'arrêter le comte. A cet ordre, mille épées sont tirées. Laurentio sort aussi la sienne ; mais s'avançant vers le marquis, il le conjure de se contraindre et de retirer un ordre qui va faire couler un sang perdu pour la patrie. Il lui demande s'il croit pouvoir enfreindre le sauf-conduit accordé à Isaure. Le marquis, interdit de voir Laurentio lui parler de la sorte, hésita à répondre. Alors le premier président élevant la voix, se plaignit que le marquis manquât de respect à sa compagnie, en troublant par ses violences le sanctuaire paisible de la justice. Il ordonna aux gens armés de sortir de la salle. A son commandement, on obéit; tant est

grand l'empire des lois et des cœurs vertueux ! Le marquis sortit aussi ; le comte fut conduit malgré lui par une autre porte, et ces deux fiers adversaires revinrent chez eux doublement irrités l'un contre l'autre.

CHAPITRE IV.

ALPHONSE avait d'abord obéi aux volontés de son père; mais il ne put commander long-temps à son impatience. Il sut que le marquis et le comte s'étaient rendus au palais; il voulut profiter de ce moment pour aller supplier Clémence de ne point cesser de l'aimer. Un escalier secret conduisait de sa chambre dans une rue voisine; il le descendit après avoir quitté son armure. Les environs de sa demeure étaient paisibles. Tout le peuple se portait vers les avenues du lieu où siégeait le parlement. Les bourgeois, crai-

gnant quelque émeute, avaient fermé et barricadé leurs maisons; partout on rencontrait des marques de cette stupeur, avant-coureur ordinaire des dissensions civiles. Il arriva au palais de Clémence; on lui demanda ce qu'il voulait. « Parler à la fille du comte Isaure de la part de son père », dit-il sans paraître déconcerté d'une question pareille. Arrivé depuis peu dans Toulouse, où il n'avait presque point demeuré, il pouvait espérer de n'être point reconnu. Clémence, quand on l'annonça, était appuyée sur une console; elle se retourne et pousse un cri de surprise en appercevant Lautrec. Elle ordonne à l'écuyer de se retirer.

« Téméraire Alphonse, lui dit-

» elle, comment osez-vous venir
» dans un lieu où vous êtes en hor-
» reur?

» Clémence, ne suis-je plus
» aimé?

» Ah! mon ami, les querelles
» de nos parents nous sont étran-
» gères, mais nous devons respecter
» leur volonté.

» Ainsi tu m'oublieras, si ton
» père te l'ordonne.

» Mon père peut me condamner
» de ne plus vous revoir; mais il ne
» peut me défendre de vous ai-
» mer.

» Amour, qui fais mon bonheur,
» pourquoi maintenant causes-tu
» mon supplice?

» Cher Lautrec! le magnanime
» Laurentio ne jouira pas du fruit

» de son action sublime; le sort en
» a ordonné tout autrement; il a
» voulu que nous soyions malheu-
» reux ensemble.

» Clémence, tout n'est point en-
» core désespéré; tu peux, en me
» suivant....

» Non, Lautrec, je ne puis con-
» sentir à ce que tu me proposes;
» mon père verra mes pleurs, il
» me chérit; j'espère que ma ten-
» dresse le calmera. Laurentio, qu'il
» estime, parlera pour nous.

« Et mon père, je n'ose croire
» qu'on pourra le fléchir. Il est
» fier, il est puissant et il se croit
» bravé.

» Alphonse, ne porte point le
» désespoir dans mon âme. Heu-
» reux le temps où, sous des noms

» étrangers, nous nous livrions sans » obstacle à une tendresse dont » nous faisions notre félicité ! » Elle dit. Alphonse, s'approchant d'elles, confondit ses larmes avec celles de Clémence; elle le serra dans ses bras, et sa bouche, pour le consoler, lui accordait le baiser de l'amour, lorsque la porte s'ouvre et le comte paraît au milieu de ses amis. « Lautrec ! » s'écria Laurentio avec imprudence, mais n'ayant pu retenir son premier mouvement.

« Traître! dit le comte : fils d'un » homme que j'abhorre, comment » as-tu pu t'introduire en ces lieux ? » et de quoi suis-je coupable en- » vers le ciel pour qu'il ait fait de » toi l'amant de ma fille ? » Il dit, et s'approchant de Lautrec, il sem-

ble vouloir joindre l'insulte à la menâce. Alphonse recule et cherche son épée; il n'en avait point. Oh bonheur! en quittant son armure, il l'avait oubliée. Clémence a vu le mouvement, et elle a volé pour séparer les deux êtres qu'elle aime.

« Comte, votre âge aurait dû » vous apprendre à vous contenir. » Dieu, qui n'a point voulu un com- » bat que je déteste, m'a ôté les » moyens de me venger sur-le- » champ. Oui, j'aime votre fille; » et qu'a cet amour d'offensant pour » vous?....

» Sors de mon palais. Je brave » ta colère et j'aurais soutenu avec » transport un combat qui eût mis » entre nous une barrière éter- » nelle.

« O mon père! que vous ai-je » fait? Faut-il que pour un vain » point d'honneur, vous deveniez » inflexible?

» Clémence, si tu persistes dans » un amour que tu devrais regarder » comme criminel, ma malédiction » sera le prix de ta désobéissance; » et toi, sors, faut-il te le redire. » Amis, délivrez-moi de son as- » pect. » On fait un mouvement.... Quoique désarmé, Alphonse se préparait à se défendre lorsque Laurentio, placé au milieu d'eux tous comme un dieu tutélaire, le prend dans ses bras, et l'entraînant, le contraint de le suivre.

Mille sentiments se croisaient dans le cœur de Lautrec, l'amour gémissant et l'orgueil indigné, l'insulte

publique qu'il a reçue et l'impossibilité d'en tirer vengeance. Il s'emporte, il maudit sa naissance, et tout hors de lui, il suit un ami dont les tendres soins ne peuvent le consoler. Le comte avait laissé sa fille toujours évanouie. En reprenant ses sens, elle se trouve seule; le silence le plus profond règne à l'entour; l'orage a cessé, mais il gronde encore au fond de son âme. Elle rougit au souvenir de la scène affreuse qui vient de se passer; son amour est déclaré à tout le monde; elle était avec son amant quand leurs deux pères se combattaient : le sien a mis le comble à son emportement; la voilà séparée de son ami et en butte sans doute aux plus actives persécutions; car elle ne doute

point que son père, pour ôter tout espoir à Lautrec, ne veuille la contraindre à former d'autres liens.

On vint lui défendre de sortir. Elle fut confiée à plusieurs gardiens sévères, et pendant plusieurs jours son père refusa de la voir : elle redoutait et cependant elle desirait une entrevue inévitable; elle était invisible pour tout le monde. Laurentio même ne put l'approcher ; il le demanda vainement ; le comte fut inflexible. Lautrec, désespéré, se livrait aux plus vives douleurs, et le deuil avait couvert deux maisons naguère si brillantes.

Ici se croisèrent plusieurs événements. Le premier président crut qu'il serait convenable que le comte

fût se justifier à Paris, auprès du roi, de tout ce qu'on lui imputait. Isaure voulait bien partir, mais ne voulait point laisser sa fille; il craignait qu'Alphonse ne profitât de son absence pour s'introduire auprès d'elle. Il se rappela qu'Archambaud de Montlaur avait chéri Clémence; et, pensant que Laurentio n'était plus l'époux qui lui convenait, il se décida pour le chevalier toulousain. Archambaud, prévenu des intentions favorables d'Isaure, se hâta de se rendre chez lui dès que son incommodité le lui permit. « Seigneur, dit-il au comte, je » connais la tendresse de votre fille » pour le fils du présomptueux mar- » quis de Lautrec; mais j'espère » par mon respect et mon amour

» lui ravir une tendresse dont il
» n'est point digne.

« Archambaud, vous serez l'é-
» poux de Clémence ; il faut pres-
» ser cette cérémonie. Je vais par-
» tir pour mon château de Beauvoir :
» il est près de vos possessions ;
» venez avec moi : là, loin de l'ob-
» jet de sa flamme, Clémence peut-
» être pourra l'oublier. » Archam-baud, au comble de ses souhaits, accepta une proposition qui cadrait si bien avec le dessein de Leonora. Il partit le premier et se fit suivre de la comtesse.

Le comte Isaure vit enfin sa fille ; mais sans entrer avec elle dans au-cun détail, il lui ordonna de se pré-parer au départ. Clémence obéit et n'osa jeter un regard sur son père

irrité; celui-ci écrivit à Laurentio pour l'engager à venir le rejoindre à Beauvoir. La lettre était pressante; et dans l'espoir de parler à Clémence, Varicléry se mit en route une heure après elle.

Le marquis de Lautrec évita son fils; il craignait d'échauffer son amour en lui ordonnant de l'éteindre; il s'occupa du soin de veiller à la sûreté de Toulouse. Sa vigilance éclairée déconcerta en effet les projets des malveillants, auxquels le comte Isaure était étranger. Alphonse, moins agité, espéra que le temps amortirait la haine de son père et d'Isaure. Il chercha par sa feinte sécurité à tromper les surveillants dont on aurait pu l'entourer, et se disposa à partir au premier

avis que Laurenfio lui ferait parvenir.

Leonora croyant l'instant propice voulut porter le dernier coup à Clémence; elle préparait les ruses qui devaient déchirer le cœur de cette fille célèbre. La dispute des nobles toulousains avait divisé les seigneurs et les Troubadours; les fêtes cessèrent et les chants des Ménestrels ne parlèrent plus que des amours de Lautrec et de Clémence : celle-ci, triste et désolée, ne rêvait qu'à ses malheurs; le génie était mort en elle, l'amour l'avait éteint; elle suivait son père et prévoyait pour l'avenir des infortunes plus grandes encore que celles qui venaient tout à la fois de fondre sur elle.

Laurentio fut reçu par le comte

avec son affabilité accoutumée. Il lui dit que s'il lui avait défendu de voir sa fille, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même. « Vous avez cédé » vos droits à Lautrec, et je craignais que votre indulgente amitié » ne vous portât à le servir dans un » amour qui ne peut avoir mon consentement.

» Il vous présentait, Seigneur, » cet amour, un moyen bien plausible pour vous unir au marquis. » Faut-il que deux maisons ayant » la même origine se disputent pour » le frivole honneur d'une vaine » préséance?

» Laissons cela, Laurentio; j'attends de vous un service qui me » prouve que vous étiez mon ami, » en étant l'amant de ma fille.

» Parlez, Seigneur, que puis-je
» faire? Je suis prêt. Laurentio ne
» change point.

» Ma fille a pour vous une sin-
» cère amitié; elle vous a toujours
» distingué parmi les seigneurs et
» les Troubadours. Vos vertus mé-
» ritent sa confiance; il faut... mais
» je n'ose m'expliquer, je crains
» d'être par vous accusé de barba-
» rie, et cependant c'est pour évi-
» ter de la contraindre moi-même
» que je souhaiterais que vous la
» préparassiez à obéir à mes vo-
» lontés.

» Vous m'inspirez une vive cu-
» riosité. Que prétendez-vous que
» je fasse? Qu'a résolu cette vo-
» lonté dont je crains la précipi-
» tation?

» Vous avez refusé la main de
» Clémence ; d'autres, plus épris,
» ambitionnent de la posséder. Il
» faut que j'aille à Paris ; je ne veux
» point laisser Clémence sans un
» appui ; cet appui sera l'époux que
» je lui donne et dont j'ai déjà fait
» choix.

« Je m'attendais, Comte, à ce
» que vous venez de me dire. Ra-
» rement la passion raisonne. Par-
» don, je suis sincère, et c'est sur-
» tout en ce moment que je dois
» l'être. Le marquis de Lautrec
» vous a offensé. Vous voulez en
» tirer vengeance, et c'est au fils
» que vous faites payer l'insulte
» faite par le père. Vous prétendez
» que la vertueuse Clémence a be-
» soin d'un protecteur ; n'est-il point

» des maisons religieuses où elle
» pourrait attendre votre retour?
» N'a-t-elle point de parentes à
» qui vous puissiez la confier? Vous
» voulez la marier, dites-vous;
» mais souffrez que je vous inter-
» roge. Vous connaissez l'étendue
» de ses sentimens pour Alphonse
» de Lautrec, et vous consentiriez à
» son malheur en l'unissant à un
» homme qu'elle ne saurait aimer?
» Et cet époux lui-même, je ne le
» connais point; je le juge d'après
» les apparences. Quelle idée pren-
» drez-vous de ses sentimens? Il ne
» peut ignorer l'amour mutuel d'Al-
» phonse et de Clémence : la re-
» nommée en a semé déjà la nou-
» velle dans toute la province, et
» cependant il consent à prendre

» une épouse dont il sera repoussé.
» Il veut s'unir par les nœuds les
» plus sacrés à une femme passion-
» née pour un autre. Que je plains
» Clémence, si elledoit apparte-
» nir à un chevalier si peu digne de
» la posséder! Je ne vous parlerai
» point de la suite des peines que
» vous préparez à Clémence. Cette
» fille si belle, si renommée, va
» perdre par une union qu'elle
» abhorre, tout desir de gloire, et
» votre nom s'éteindra avec elle. »

» Je vous le disais, comte Vari-
» cléry, vous êtes un zélé défen-
» seur de la cause de vos amis.

» C'est la vôtre que je défends en
» vous parlant ainsi, Seigneur.
» Croyez-moi, les regrets arrivent
» quand on est plus tranquille :

» l'effervescence du moment les
» fait taire ; ils reprènent bien-
» tôt de nouvelles forces, aiguillon-
» nés par le repentir, alors inu-
» tile.

« Je ne changerai point ma réso-
» lution, elle est prise irrévocable-
» ment. Je vous demande de pré-
» parer ma fille à recevoir sans mur-
» mure le noble Archambaud de
» Montlaur.

» Que me proposez-vous, Comte?
» De quel espoir vous êtes-vous
» flatté? Je trahirais mon ami et
» mes sentiments! Je dois, selon
» vous, aider à faire un hymen que
» je désapprouve! Je ne vous le
» cache point, loin d'entrer dans
» vos vues, je solliciterai Clémence
» à ne jamais oublier que l'on ne

» peut point s'engager quand on n'a
» plus le cœur libre.

» Ainsi, loin de trouver en vous
» un appui, vous serez un adver-
» saire que j'aurai de plus à com-
» battre. Vous êtes, Laurentio, ce-
» lui que je redoute le plus ; votre
» âme vous a donné un grand pou-
» voir sur ceux qui vous écoutent.

» Faites que ce pouvoir dont
» vous me parlez ne soit point une
» chimère. Cédez à mes instantes
» prières ; et si l'on ne peut main-
» tenant conclure un hymen retardé
» par vos dissensions, ne consentez
» point à former celui qui doit faire
» le malheur de la vie de tant d'in-
» fortunés. »

Ainsi parlait Laurentio, ce che-
valier vertueux et sensible. Son élo-

quence persuasive aurait peut-être touché le seigneur Isaure; mais on vint avertir ce dernier qu'on souhaitait lui parler. Il sortit, laissant Laurentio désespéré d'un contre-temps qui lui parut bien funeste. Archambaud avait craint que Varicléry ne réussît à influencer le comte; il voulait rompre un entretien fatal à son amour. Quand il fut avec le comte, il employa tous les ressorts de la malice la plus noire pour détruire les heureux mouvements produits par les discours de Laurentio. Isaure, raffermi dans sa résolution, jura de nouveau à Montlaur qu'il saurait tenir sa parole; qu'avant le cinquième jour il serait uni à Clémence. Le chevalier, joyeux d'une pareille promesse, se

résolut à ne point quitter le château, afin de surveiller par lui-même Clémence, en ne cessant aussi d'animer Isaure contre la famille de Lautrec. Leonora devait ce même jour se présenter aux yeux de Clémence; elle espérait tout de la réussite du stratagème qu'elle voulait employer.

Laurentio, pensif et rêvant aux malheurs qui allaient fondre sur les deux êtres qui lui étaient les plus chers, apperçut par la fenêtre de la chambre dans laquelle il se trouvait, la belle Clémence qui se promenait dans le jardin. Son air était souffrant; elle marchait sans tenir de route certaine : on voyait que le soin de sa parure avait cessé de l'occuper dès l'instant où elle fut

contrainte de se séparer de Lautrec. Laurentio eut pitié de la douce affligée ; il descendit dans le jardin et se hâta de se présenter devant elle. En le voyant, Clémence s'anima ; elle laissa tomber les fleurs que ses doigts effeuillaient. « Laurentio, » que dois-je espérer ? car votre » vue ne peut m'apporter que des » consolations.

» Clémence, je n'ai que peu de » temps sans doute à vous parler ; » profitons-en. On veut vous unir » à Archambaud, et tout espoir » d'appartenir à Alphonse vous est » ravi.

» Non, Laurentio, tout espoir » ne saurait être enlevé. Il faut mon » consentement pour la conclusion » de cet hymen odieux, et je jure

» devant le Dieu qui nous entend
» de ne jamais le donner.

» Je n'aurais point osé vous don-
» ner un semblable conseil ; mais
» si telle est votre résolution, n'en
» changez point. Un jour votre père
» lui-même vous saura gré de votre
» fermeté : mais, cependant si la
» violence est employée, saurez-
» vous résister aux menaces, peut-
» être aux mauvais traitements ?
» Pourriez-vous entendre sans obéir
» tomber sur vous la malédiction
» d'un père irrité? Je crains qu'a-
» lors votre cœur vaincu ne se tra-
» hisse dans sa propre cause.

» Pour m'affermir, je n'aurai
» qu'à considérer Archambaud ; sa
» vue me donnera de nouvelles
» forces.

« Ne pourriez-vous trouver un » moment pour rassurer l'âme alar- » mée du tendre Lautrec? Votre » père vient; de grâce, une prompte » et favorable réponse.

« Demain, ici, à six heures. »

Le comte s'approcha. Son œil scrutateur chercha à pénétrer dans le secret de la conversation qu'il venait d'interrompre. Clémence était émue; elle baissa les yeux pour ne point rougir; Laurentio se déguisait mal: le comte put facilement deviner une partie de ce qu'il desirait savoir, mais il n'osa point demander le reste. On continua de se promener. Des mots insignifiants furent prononcés sans suite; bientôt même on ne dit plus rien. Cette position gênante avait besoin d'être rom-

pue; Clémence le sentit; prenant congé de Laurentio et de son père, elle tourna ses pas vers la maisonnette habitée par sa bonne nourrice. Isaure, resté seul avec Laurentio, craignait qu'il ne voulût renouer la conversation interrompue par Archambaud; il chercha à détourner les idées de Varicléry, et il entama avec lui une discussion politique sur les affaires de l'Europe. Laurentio, trop peu occupé des événements militaires, répondait avec indifférence; il ne s'occupait que d'Alphonse, mais ne voulut point, de son côté, rappeler au comte de nouveau ce qu'il croyait que celui-ci devait faire. On parla du connétable, de l'empereur, on parla de tout, et chacun d'eux pen-

sait à autre chose. Cette entrevue pénible dura long-temps. Laurentio la rompit ; il demanda au comte ses ordres pour Toulouse, où, dit-il, il voulait revenir avant la nuit. Il ne pouvait retarder plus long-temps à annoncer à Lautrec que Clémence consentait à le voir. Isaure, charmé d'un départ qu'il n'osait espérer, dissimula néanmoins et fit de vains efforts pour retenir Laurentio. « Non, » comte, lui dit Varicléry, je ne » puis rester avec vous. Vous êtes » encore tout ému, mes conseils » ont été repoussés, et je dois aller » répandre la consolation dans l'âme » de Lautrec. J'aime encore trop » Clémence pour la voir souffrir : » et, de plus, je ne saurais suppor- » ter la vue du rival peu délicat

» d'Alphonse. Je reviendrai cepen-
» dant; adieu, réfléchissez, et que
» la tendresse paternelle ne soit
» point étouffée par les impressions
» de l'orgueil. »

A ces mots, il monta sur son coursier. Le comte, sans lui répondre, lui fit signe de la main, et Laurentio partit, heureux de la nouvelle qu'il apportait à son ami.

CHAPITRE V.

CLÉMENCE aimait Lautrec avec toute l'ardeur de son âge et de son siècle; c'était pour s'occuper de lui qu'elle avait voulu être seule : car l'image de son amant embellissait toujours à ses yeux la solitude dont elle s'environnait. Pendant que la guerre le retenait en Italie, elle passait ses journées dans la contemplation. Toujours assise au pied de l'arbre, premier témoin de leurs transports, elle se rappelait le visage, le son de voix, les regards de son amant, sa démarche noble et aisée, ses talents agréables; cet

esprit ingénu, enfant de la nature, cette délicatesse dans les sentiments, tout se retraçait à sa pensée amoureuse. Elle avait aimé Gérard sans le connaître, elle idolâtrait Alphonse, si digne d'elle. Clémence était flattée du haut rang de son amant; elle pensait que les convenances eussent apporté de forts obstacles à leur union, si Gérard n'eût été qu'un simple chevalier. Maintenant tout avait changé de face, la naissance d'Alphonse était le premier obstacle à leur bonheur. Clémence marchait ensevelie dans ses mélancoliques idées, lorsque levant les yeux, elle se trouva à la place chérie où son œil avide avait, en regardant le beau Gérard, appelé dans son cœur un amour,

charme et tourment de son existence.

Elle vit les trois peupliers balançant toujours leurs têtes panachées ; rien n'est égal à la magnificence de la perspective qui frappa sa vue. Le château de la Bastide de Beauvoir est situé sur une colline élevée qui domine les campagnes voisines; de toutes parts s'étendent d'immenses prairies, arrosées par des ruisseaux dont l'onde limpide sert de miroir aux folâtres bergers. D'espace en espace, de jeunes bouquets de bois rompent l'uniformité; partout des chaumières blanchies, recouvertes d'une tuile rouge cannelée, annoncent la population de cette contrée. De nombreux villages se présentent épars çà et là sur la croupe des

côteaux. Ici, Maurens, forteresse redoutable; là, Bauville élevant sa tour antique; Montgaillard, autrefois la demeure des braves Fourquevaux, qui, enfoncée dans le vallon, semble vouloir dérober sa position riante. Montlaur s'offre dans le lointain. On distingue encore Saint-Germier, Tarabel et tous les châteaux environnants, où les seigneurs toulousains vont se reposer de leurs travaux militaires. Sur la gauche, se déroulent les plaines du Lauraguais et ses côteaux montueux: dans le fond, les noirs Pyrénées bornent la vue à une immense distance; partout la végétation vigoureuse annonce la bonté du sol et la pureté du ciel : c'est dans l'admiration délicieuse qu'inspire la riche

variété de la nature, que Clémence suspend un moment ses chagrins ; elle espère, et cet espoir sème les fleurs sur son passage : alors elle vit s'avancer une jeune personne vêtue en pélerine, qui, sur un air mélancolique, chantait une plaintive romance.

ROMANCE DE LA PÉLERINE.

O vous ! de qui le tendre cœur,
De l'amour vrai connut les charmes ;
Vous qui savez donner des larmes
A la victime du malheur ;
Je viens à vous seule et chagrine,
Plaignez, plaignez, la pauvre pélerine !

Victime d'un parjure amant,
A la douleur abandonnée,
Voyez errer l'infortunée,
Sans appui, sans soulagement,

Elle est toujours, seule et chagrine,
Plaignez, plaignez, la pauvre pélerine!

Rochet léger, bourdon en main,
Pieds nuds, je cours dans la campagne.
Douleur amère est ma compagne :
Désespoir guide mon chemin,
Hélas! je vais seule et chagrine,
Plaignez, plaignez, la pauvre pélerine!

L'ouragan qui gronde en fureur,
A bien souvent battu ma tête....
Qu'elle est faible cette tempête,
Auprès de celle de mon cœur!
Ah! quand je suis seule et chagrine,
Plaignez, plaignez, la pauvre pélerine!

Un jour dans la paix des tombeaux,
Je dormirai, cendre insensible.
O cœurs aimants! s'il est possible,
Sur mon cercueil gravez ces mots:
Elle vécut seule et chagrine,
Plaignez, plaignez la pauvre pélerine!

En l'écoutant, Clémence surprit une larme partie de son cœur et roulant sur ses joues de roses; elle s'approcha de la belle affligée, dont l'air imposant contrastait avec la simplicité de son costume.

« Belle dame, lui dit la péle-
» rine, je cherche le chemin de
» Toulouse, où je brûle d'arriver.

« Pélerine respectable, il est
» bien tard pour arriver aujour-
» d'hui à la grande cité; les che-
» mins sont infestés de routiers (13),
» et je craindrais leur insulte. »

« Qu'importent les outrages des
» hommes à celle qui ne veut que
» la mort! Je viens la chercher à
» Toulouse, où j'espère la trou-
» ver. » Elle dit, sa tête s'incline,

elle pose sa main sur son gourdon et elle pleure !...

« Oh! que je vous plains, inté-
» ressante étrangère! quelles sont
» les causes qui vous font souffrir
» ainsi?

» Hélas! Madame, si jeune et si
» belle, pouvez-vous me plaindre?
» Savez-vous ce que c'est que l'a-
» mour?

» Vous parlez à une de ses vic-
» times.

» Vous souffrez aussi! Êtes-vous,
» comme moi, trahie, déshonorée
» et délaissée? Ah! si le récit de
» mes malheurs pouvait vous in-
» téresser, il vous préviendrait
» peut-être contre les séductions
» d'un sexe perfide qui se plaît à
» nous humilier.

» Acceptez pour cette nuit un
» asile dans le château de mon
» père, reposez-vous ici un mo-
» ment ; assez près demeure ma
» tendre nourrice, je vais l'avertir,
» elle vous servira quelques rafraî-
» chissements, du lait, des fruits,
» en un mot, ce que l'on possède
» dans une cabane.

» Non, divinité bienfaisante, je
» ne veux que le logement que
» vous m'offrez. Non loin d'ici, j'ai
» pris les faibles aliments qui m'ai-
» dent à soutenir une vie dont de-
» puis long-temps le fardeau m'im-
» portune. Vous avez gagné ma
» confiance ; je vais vous faire un
» récit qui doit vous coûter des
» larmes, si votre cœur est aussi

» sensible que votre accueil peut
» me le faire croire.

« Je suis française ; je perdis ma mère dès mon plus bas âge. Restée seule avec mon père, je lui dois les faibles talents qui, dans le printemps de mes jours, ont été les causes innocentes de ma perte. J'avais vingt ans, et mon cœur était demeuré tranquille : vainement on avait cherché à l'émouvoir. Insensible aux douces impressions de l'amour, je ne vivais que pour mon père. Précieuse ignorance ! Ah ! que n'a-t-elle toujours duré ! je serais heureuse, et aujourd'hui ces charmes que l'on me vantait tant ne seraient point flétris par l'infortune. Plusieurs de mes jeunes amants, rejetés par mon indifférence, s'éloignèrent :

je fus plus contente après leur départ, rien ne me distrayait des soins que je donnais à mon père. Quelques délassements, des exercices pieux, occupaient mon temps; et mes journées, paisibles et riantes, s'écoulaient dans une douce uniformité. Le roi François conçut le dessein de reconquérir l'Italie; il fit un appel à la noblesse de son royaume. Mon père, quoique simple chevalier, ne crut point devoir s'exempter de marcher sous les enseignes de son monarque. Je ne voulus pas me séparer de lui; et quoi qu'il fît pour me retenir en France, je pris avec lui le chemin du Milanais. Vous avez su quels succès couronnèrent l'entreprise; les alliés furent battus. Toute entière à ma

patrie, je me réjouissais de ses succès. Mon père me laissa dans Crémone et suivit le prince dans une course qui demandait de la diligence; je fus contrainte de rester seule dans une maison dont les habitants me témoignèrent les plus grands égards. Le jeune Lothario, fils aîné du signor Vellani, ne put me voir sans m'aimer; ses yeux m'apprirent d'abord sa tendresse, et bientôt sa bouche me jura un amour éternel, que mon indifférence, disait-il, ne saurait éteindre.

» Je crus avoir trouvé mon vainqueur; il me sembla que ce cœur long-temps insensible s'ouvrait à de plus fortes impressions; j'aimais à me trouver avec Lothario : ses paroles me parurent persuasives; en-

fin, il me semblait que l'amour me donnait les fers que j'avais constamment repoussés. Lothario, jeune et sensible, parlait à mon imagination : sa figure expressive peignait la bonté de son cœur; il avait un grand œil bleu que je me plaisais à fixer. Son âme réunissait les vertus, mais il ne cherchait point les combats. Dans une molle apathie, il laissait écouler les jours de son existence ; autour de lui la guerre grondait, et il n'en était point ému ; la vue d'un casque resplendissant, le brillant d'une épée, rien ne l'enflammait, la gloire était pour lui sans charmes; Lothario n'était point français. Ce caractère ne me plaisait point ; cependant j'espérais qu'un jour l'honneur ferait entendre

sa voix, et je me livrais au penchant qui me portait à le chérir.

» Un jour l'on amène dans la maison un chevalier français blessé dans un combat dont il était sorti victorieux; ce fut sur un brancard formé des drapeaux et des lances ennemis qu'il fut apporté : tout l'appareil du courage l'environnait. Je le vis, et soudain Lothario fut oublié; j'aimai le français que je voyais vainqueur. Ce jeune et brave militaire avait reçu cinq blessures, dont aucune n'était dangereuse. On s'empressa de lui donner tous les soins que comportait son état; je m'établis auprès de lui, et, sous le prétexte de la pitié, je m'enivrai à longs traits du poison d'amour. Lothario, qui ne s'apperçut point de

mon changement, était toujours auprès de moi; sa présence me fatiguait. Mortel sans renommée, il ne pouvait plus espérer de me plaire; j'étais à son rival avant même que le français pût soupçonner l'impression qu'il m'avait faite; je ne le quittais point, c'était moi qui lui présentais les breuvages salutaires qui devaient rappeler ses forces épuisées. Il se rétablissait lentement; ses yeux naguères éteints brillèrent des feux les plus aimables; son regard exprimait le courage et le desir de plaire. Un matin, qu'à côté de son lit je m'occupais à panser son bras, il me regarda avec expression; je sentis que je rougissais; il approcha sa bouche de ma main; ce baiser fut à mon cœur.... Je ne

pus me fâcher, et mes yeux, à leur tour, ne lui montrèrent point de colère. Il m'avoua que mes soins généreux, ma candeur et mes charmes avaient fait à son cœur des blessures plus profondes que celles qu'on cherchait à soulager; de ses lèvres, accoutumées au parjure, sortirent mille serments. Naïve et sans défiance, je les reçus avec transport; je ne sus point m'éloigner avant qu'il n'eût lu son triomphe écrit dans toute ma personne. Il m'apprit son nom, et ce nom illustre donna de nouvelles forces à mon attachement : j'étais fière d'avoir fixé un seigneur d'un aussi haut rang; je ne réfléchis point à la distance qui me séparait de lui; je ne vis que mon amour et ne crus que

les promesses qu'il ne cessa de me faire.

» Le pauvre Lothario découvrit enfin l'état de mon cœur; le sien, consterné, exhala en longs reproches ses plaintes, qui, tout en me touchant, ne me changèrent point. Il me menaça d'un avenir malheureux, il implora ma pitié; je fus indifférente à son désespoir. Hélas! j'ai payé bien cher mes coupables refus! Heureuse, si je m'étais contentée de l'aimer!

» Le chevalier français guérit; il était contraint de retourner à son poste, et nous allions être séparés. Ma douleur fut vive; je ne pouvais me résoudre à rester ainsi éloignée de lui; mais avant le retour de mon père, il m'était impossible de quit-

ter la famille respectable à laquelle j'étais confiée. Je ne savais que faire ; mais mon violent amour m'inspirait des pensées que je ne sus point repousser. Mon amant, toujours tendre, pleurait dans mes bras ; l'ordre fatal arriva, et le surlendemain fut marqué pour le jour où je devais le perdre. Lothario apprit avec joie un éloignement qui, selon lui, devait éteindre ma flamme passagère ; mais j'aimais trop pour changer aussi vite, et maintenant que je suis délaissée, mon lâche cœur ne sait point haïr le perfide.

« O! mon amie, me disait ce-
» lui que je devrais détester, il
» faut que je te quitte : loin de toi,
» que vais-je devenir? Les chances

» inégales de la guerre peuvent » nous séparer pour bien du temps; » peut-être même ton père, de re- » tour, t'amènera-t-il dans quelque » autre contrée; et comment pour- » rai-je en être informé? Ah! je » ne suis point aimé!

» Cruel! qu'oses-tu dire? Je » t'aime, et mon cœur criminel te » place au moins à côté de mon » père.

» Si tu ressens pour moi la ten- » dresse dont tu te pares, consens » à m'appartenir.

» Que veux-tu que je fasse?

» Consens à me suivre.

» Je ne le puis.

» Consens à porter le nom de » mon épouse.

» Que dis-tu? Je pourrais t'ap-
» partenir!

» Oui, si tu veux ne point te sé-
» parer de moi.

» Ah! mon ami, que tu as d'em-
» pire sur mon âme! Cet espoir
» d'être ton épouse me fera oublier
» tout ce que je me dois. Tu de-
» viens pour moi mon père, ma fa-
» mille, en un mot, tout l'univers. »

» Il reçut mon consentement; je ne songeai qu'au bonheur de ne point être éloignée de lui, et le perfide remplaça dans mon cœur un père que jusqu'alors j'avais tendrement chéri. Qu'il est affreux ce sentiment qui étouffe en nous la voix de la nature, ce sentiment à qui tout cède et que l'on chérit, malgré les maux dont il est la source!

« Vers le soir, je m'échappai, revêtue d'une longue mante qui voilait ma taille et mes traits. Je laissai sur une table de ma chambre deux lettres, une pour mon père et l'autre pour la signora Vellani. Je leur demandais pardon de ma fuite: mon excuse est dans mon amour, leur disais-je, et dans la volonté de celui qui devient mon époux. Je le leur nommais, ne doutant point que mon père ne fût flatté du rang de son gendre. Un écuyer de mon amant m'attendait; nous sortîmes de la ville, et par des détours fatigants nous prîmes la route d'un hermitage voisin, où le chevalier devait se rendre. Hélas! on eût dit que la nature s'attristait de mon malheur! Un ouragan impétueux s'élevaavant

que j'eusse atteint le sommet du mont; nous fûmes contraints de nous arrêter sous un rocher, dont la pointe avancée nous offrait un abri. J'étais tremblante lorsque mon amant parut. Il n'avait pu résister à son impatience, et bravant un ciel courroucé, il était venu me rejoindre; il me supplia de ne point mettre de retard à son bonheur. Avec lui j'étais rassurée, et nous continuâmes de marcher, malgré la violence de la tempête.

» L'hermite n'était point dans sa cellule; ce fut un moine d'un couvent voisin qui fit la cérémonie. Ah! Madame, plaignez-moi, je fus horriblement trompée. Ce prêtre n'en avait que les habits; l'engagement que je contrac ai était illusoire; je

fus la victime d'un scélérat qui ne respecta point mon amour et mon innocence.

» Heureuse d'être à l'époux de mon choix, ignorant ses coupables desseins, je marchais à sa suite avec confiance. Partout on me traitait comme sa femme ; et partout j'étais accueillie, ainsi que devait l'être l'épouse d'un seigneur tel que lui. Sa tendresse, toujours constante et égale, fit mon bonheur pendant quelques mois. Il volait au devant de mes souhaits, ou plutôt il ne me donnait point le temps d'en former. Joyeuse de ma position, j'oubliai mon père, je ne m'occupai que du présent ; mais le ciel y mit un terme. Celui dont je croyais être la femme cessa ses

attentions ; d'autres participèrent à ses hommages : il se détacha de moi, et je cessai de lui plaire, parce que je ne lui laissais rien à desirer. Je fus prompte à m'apercevoir de son changement. Je voulus me plaindre avec douceur ; il tourna mes plaintes en ridicule ; il me jura que son cœur était le même ; il chercha à me rassurer ; je me fiai à ses discours, et bientôt je crus que mes craintes n'étaient point fondées. Il arriva sur ces entrefaites, dans la ville où nous étions, une riche italienne, remarquable par sa beauté et ses grâces. Tous les chevaliers volèrent au devant de ses fers ; elle les dédaignait tous. Pour mon malheur, mon époux la charma. L'infidèle s'en apperçut, et s'ap-

plaudit de sa nouvelle conquête. Vainement je le suppliai ; tout fut inutile ; mon joug était trop pesant ; je lui retraçais sa déloyauté ; je devais lui devenir odieuse. Réduite au désespoir, je me livrais à mes regrets ; je portais dans mon sein un gage de ma tendresse ; j'espérais encore que sa naissance me ramènerait son père.

» Je venais de me lever, et mon époux n'était point auprès de moi. Accoutumée à ses absences, je ne m'en alarmais point. Un billet s'offre à ma vue ; je le prends, je le lis.... je pousse un cri douloureux, et tombe aux pieds de mon lit sans connaissance. Il m'annonçait son départ ; il me parlait de sa nouvelle tendresse ; et il terminait en

m'apprenant qu'il m'avait trompée, et que je n'étais point son épouse. Vous pleurez ? Ah ! je le sens, vous n'avez pas besoin que je vous retrace mes douleurs. Je m'informai de la route qu'il avait prise ; on m'indiqua celle qui conduisait à la ville où je l'avais connu : je partis à pied, seule, sans ressource ; j'avais tout oublié, craignant d'être retardée, tant était grande mon impatience. Le chemin fut pénible, mais il ne me parut point long. Mes idées, absorbées par un seul objet, ne me laissaient pas le loisir de m'appercevoir du reste. Je montais une colline ; mes yeux se lèvent sans dessein ; ils s'arrêtent sur une église champêtre. Je la reconnus. Je tombai à genoux. » O mon Dieu!

» m'écriai-je ; dans ce temple on » t'insulta : tu fus le témoin de la » pureté de mon âme, et tu ne » tonnas point sur le monstre qui » me rendit coupable. » Je me relevai, et je gagnai la ville, espérant d'y revoir celui que desirait encore mon faible cœur.

» Aux portes de la ville je rencontrai Lothario ; il s'avança vers moi. » « Eh ! me dit-il, je vous re- » trouve ! Qu'avez-vous fait ? mon » amour sincère a-t-il pu être » sacrifié ainsi?

» Tu es vengé, Lothario, lui » dis-je ; comme toi l'on m'a trahie.

» Que je redoutai pour vous ce » moment inévitable ; le parjure » qui vous a séduite, ne pouvait » toujours vous aimer. L'amour

» pur et constant ne saurait vivre
» dans les âmes criminelles.
» Lothario, est-il ici ?
» Non.
» Où est-il ?
» Je l'ignore.
» Tu me trompes.
» Pouvez-vous le croire ?
» Mon père !
» Il vous attend, et, prêt à des-
» cendre dans la tombe, il pleure
» sur le sort de sa fille infortunée.
» Que me dis-tu ?
» Ah ! Marie (tel est mon nom) !
» votre père revint deux jours après
» votre fuite ; il était malade, votre
» lettre redoubla ses maux ; depuis
» lors il succombe, miné par son
» désespoir.
» Que je coure à ses pieds, im-

» plorer mon pardon ! que son âme
» sensible s'épanouisse en revoyant
» sa fille ! Quel transport t'égare,
» malheureuse ? peux-tu paraître
» devant lui ? toi qui l'as fui, toi
» qui le déshonores ; toi, dont le
» sein renferme le fruit de tes
» coupables amours ! Non, tu ne
» peux le voir ; tu dois mourir
» loin de sa vue, et chargée de sa
» malédiction justement méritée. »

» Lothario, effrayé de mon délire, essaya de me calmer. Il me conduisit chez sa mère. Cette respectable dame m'accueillit avec une bonté maternelle ; elle chercha à m'offrir ses consolations ; je les repoussai ; je ne voulais qu'obtenir de mon père un pardon dont je craignais le refus. Il apprit mon

arrivée, et il oublia mon offense. Il voulut me voir : entrevue touchante ! tu seras toujours présente à ma pensée ! il pleura avec moi ; il m'embrassa ; je fus pardonnée ; il ne fit que me plaindre. Tous ses desirs se bornèrent à recouvrer la santé pour aller lui-même punir le scélérat, cause de tous nos malheurs. Les violentes secousses qui m'avaient accablée, hâtèrent l'époque de la naissance de l'être que j'aimais déjà ; mais il ne vécut que deux jours ; il fut dans un meilleur monde, prier l'Éternel pour une mère infortunée.

» L'état de mon père devenait chaque jour plus dangereux ; je vis que sa perte était inévitable, et cependant je ne pouvais m'accou-

tumer à l'idée affreuse de cette pénible séparation. Il expira. Je ne voulus point rester plus long-temps en Italie ; je résistai aux prières de Lothario et de sa famille. Je traversai les monts, et je revins en France. Vous dirai-je le vrai motif de mon voyage ? J'avais appris que mon amant avait quitté l'armée ; je savais qu'il était Toulousain ; je ne doutais point qu'il ne fût revenu dans sa patrie. Je conçus le projet de le suivre, dans le dessein de m'offrir à ses regards, et de terminer ma vie après lui avoir reproché sa perfidie. Cette résolution m'a soutenue dans la longue course que j'ai entreprise. Sous l'habit d'une pélerine, je traverse les villes, les bourgs, les villages, en chantant

mes malheurs. J'espérais arriver ce soir à Toulouse ; mais, trop fatiguée, je ne pouvais marcher que bien lentement. Je vous ai rencontrée, vous avez mérité ma confiance dès la première vue ; et sans vous connaître, je sens que je n'aurai point de peine à vous aimer. »

CHAPITRE VI.

AINSI l'étrangère termina son récit; la sensible Clémence donna des larmes à son infortune. « Com-
» bien il est coupable devant moi,
» lui dit la fille d'Isaure! mais ne
» puis-je savoir le nom de ce dé-
» loyal chevalier, qui mérite l'in-
» dignation de toutes les âmes ver-
» tueuses?

» Hélas! Madame, je n'ai point
» de raison de vous le taire; il n'est
» pas que vous n'ayiez entendu pro-
» noncer le nom du vaillant Al-
» phonse de Lautrec.

» Alphonse de Lautrec! Lui! Ne
» vous trompez-vous point?

» Le connaîtriez-vous?

» Alphonse! Alphonse! O mon
» Dieu, que je suis malheureuse!

» Ah! madame, à votre tour
» daignez m'apprendre pourquoi
» ce nom vous trouble à ce point.

» Ce nom est celui d'un mortel
» que j'idolâtrais, auquel j'aurais
» sacrifié ma vie, et dont je croyais
» être aimée.

» Se peut-il qu'il vous ait trom-
» pée comme moi?

» Belle Marie, il partit en me
» jurant une foi inviolable. Ainsi il
» a tenu ses serments! et depuis son
» retour, il a redoublé ses feintes
» caresses.

» Amant volage, il portait en

» tout lieu sa perfidie et sa lé-
» gèreté.

« Mais je puis le confondre, je
» puis à mon tour lui montrer com-
» bien je le méprise dès que j'ai
» pu le connaître. Son astuce a
» trompé Laurentio! O noble Lau-
» rentio, que tu méritais mieux
» mon amour!

» Que prétendez-vous faire?

» Obéir à mon père, contracter
» un hymen qu'il desire. Avant
» tout néanmoins, je veux confon-
» dre Lautrec; demain il doit se
» rendre dans le parc du château:
» là, je veux lui apprendre le con-
» sentement que je donne aux vo-
» lontés paternelles; et je veux que
» vous paraissiez devant lui lorsque
» par de nouvelles protestations il

» essayera de me tromper encore. »

Cette résolution surprit Leonora; elle redouta une explication qui pourrait tourner à sa honte; mais il n'était plus temps de reculer, elle fut contrainte d'y souscrire. Elle espéra que son adresse romprait à propos une scène dont elle connaissait le danger; d'ailleurs l'avantage que lui promettait le succès était si grand qu'elle se décida à hasarder quelque chose pour réussir en entier dans ses desirs. Avec une adresse cruelle elle avait joué son rôle; on aurait affirmé, en l'écoutant, que la vérité parlait par sa bouche. Clémence, qui ne savait point se méfier de la trahison, à qui d'ailleurs Leonora était inconnue, avait donné dans le piége ourdi avec assez d'art pour

la surprendre. Leonora devait venir demander l'hospitalité dans le château; l'arrivée de Laurentio l'empêcha de se présenter; elle attendait qu'il fût parti; mais, voyant qu'il ne s'éloignait pas, elle craignit de voir rompre un plan à ses yeux bien conçu. Ses émissaires vinrent l'avertir que Clémence se promenait seule; alors elle accourut vers elle : on a vu quel succès couronna ses entreprises; elle n'était point connue du comte; Archambaud ne devait point la nommer.

Elle se présenta dans la salle avec effronterie; Isaure la reçut avec bonté, et Archambaud surpris lut dans les regards de Leonora et dans le maintien sombre de Clémence le triomphe de la calomnie.

Clémence passa la nuit dans l'affliction auprès de sa rivale, qui plusieurs fois éprouva le desir de s'assurer, par un crime, de la réussite de ses criminels desseins. Vertueuse Clémence, tu souffrais ! mais ton âme était paisible. Le chagrin t'accablait, mais le remords, cent fois plus cruel, ne t'apparaissait pas armé de ses vipères et de ses fouets sanglants. Tu ne dormis point ; l'image de Lautrec, et de Lautrec coupable, fut sans relâche devant toi ! Il t'en coûtait de le haïr, et le dépit avait de la peine à faire entendre sa voix dans un cœur où régnait encore l'amour le plus tendre. Oh ! qu'il est pénible d'oublier le premier attachement ; on aime alors de bonne foi, on ignore la

possibilité d'un changement qu'on ne peut même prévoir ; on jure d'aimer avec le sincère desir de toujours plaire. Amants, qui voulez être heureux, n'aimez qu'une fois, ce n'est qu'alors que vous pouvez espérer un bonheur qui ne sera jamais troublé. Quand vous dites : *je vous aime*, au second objet qui a su vous séduire, vous ne pouvez y joindre le mot *toujours*. Vous savez que ce serment, vous l'avez déjà violé ; vous craignez de le violer encore ; votre amour est sans cesse comparé à l'amour précédent ; vous donnez à l'actuel, sans vous en appercevoir, la même marche, et la même extension. Je fus jusque-là, dites-vous ; je dois aujourd'hui arriver au même but ; mais vous ne

songez point à le dépasser ; vos premières erreurs ont posé des bornes que votre paresse ne vous permet plus de franchir ; votre passion perd son plus beau lustre, qui est son innocence ; l'expérience en a détruit le charme, et vous n'aimez de nouveau que comme pour refaire ce que vous fîtes autrefois avec plaisir. Amants, qui voulez être heureux, n'aimez qu'une fois!

Mais gardez-vous surtout de la jalousie ; elle s'attache à rompre les nœuds les plus doux ; votre bonheur est son supplice ; sa joie ne se trouve que dans vos souffrances. Redoutez ses pièges ; ils sont dangereux, et d'autant plus difficiles à éviter, qu'elle ne les tend qu'à votre amour-propre. Leonora séduisit

Clémence ; apprenez à repousser tout récit qui vise à perdre dans votre âme l'objet qui vous est cher. Ne condamnez point sans preuve, et n'accusez point sans donner le droit de se défendre. On aime à vous brouiller, même sans motifs, dans le seul dessein de vous causer quelque peine. Dans le monde, les indifférents s'unissent aux envieux; les uns agissent par malice, les autres par désœuvrement, et tous les deux sont également redoutables. L'amour vrai doit être confiant, l'amour soupçonneux desire, sans s'en douter, un changement. On n'est point volage lorsqu'on croit, mais on le devient quand on doute. Aimons sans défiance pour ne point rougir aux yeux de l'objet

aimé, si on l'accuse avec injustice.

Le lendemain le dépit avait enfin vaincu ; l'amour gémissant s'enfuyait, et Clémence jura de nouveau de bannir jusqu'au souvenir de Lautrec. Craignant néanmoins que la vue du perfide n'apportât quelque changement dans ses résolutions, elle voulut se mettre dans l'impossibilité de reculer. En se levant, elle demanda à voir son père ; le comte, qui craignait les supplications de sa fille, ne voulait point lui parler en particulier; mais enfin, après avoir réfléchi, sachant que tôt ou tard il faudrait que lui-même lui communiquât ses intentions, il lui fit dire qu'elle pouvait paraître. A peine Clémence avait-elle envoyé le messager, qu'elle se

repentit de sa précipitation ; elle desirait que son père refusât sa visite, tant l'amour qu'elle croyait étouffé, régnait encore dans tout son être. Elle descendit à pas lents; elle demeura à la porte du salon; elle eût voulu pouvoir s'en retourner. Elle soupira en pensant à Lautrec, mais elle entendit la voix de Leonora ; soudain elle pousse la porte et elle entre avec précipitation. Son père la reçut avec un gracieux sourire ; il lui demanda pourquoi la pâleur régnait sur un visage qui autrefois eût disputé d'éclat à celui de la jeune Aurore, lorsqu'ouvrant les portes du matin, elle s'élançait resplendissante sur la voûte des airs. « Long-temps, mon père, » dit Clémence, l'amour a balancé

» le devoir ; je croyais pouvoir
» sans crime aimer le mortel qui
» ne pouvait obtenir votre consen-
» tement ; aujourd'hui mieux éclai-
» rée, je cesse de vous opposer
» une résistance que la nature ne
» saurait approuver : je renonce à
» Lautrec, et j'attends un époux
» de votre choix. »

Elle a fini, mais c'est avec peine; surprise et peinée d'en avoir autant dit, elle sent ses genoux fléchir; elle est contrainte de s'appuyer contre une table de marbre sur laquelle sont sculptées les armes de sa maison. Cette vue lui rappèle de nouveau celui qu'elle vient de promettre d'oublier (*). Le comte croit

(*) Les armes des deux maisons étaient es mêmes comme nous l'avons déjà dit.

à peine ce qu'il vient d'entendre ; il ne peut concevoir la cause d'un pareil changement ; il est tout étonné de n'avoir qu'à commander, lorsqu'il se préparait à combattre. Il embrasse sa fille, il vante son dévouement, loue sa tendresse filiale, lui promet un bonheur auquel elle vient de renoncer, et après avoir déprimé le mérite d'Alphonse, il lui nomma Archambaud de Montlaur, pour le remplacer. Clémence s'attendait à ce choix ; elle l'avait en horreur, cependant elle ne fit point d'objection. Fuir Lautrec, le punir, voilà désormais ce qui l'occupe. Le comte lui dit que dès le lendemain elle serait unie à Montlaur, et qu'après la cérémonie il partirait pour Paris, voulant aller

se laver, auprès du roi, du crime dont il était accusé. Clémence, effrayée de la promptitude de son père, voulut demander du temps; le comte le refusa, et sur-le-champ sortit pour aller trouver Montlaur, afin de le prévenir des nouvelles résolutions de Clémence.

Dès qu'il se fut éloigné, Leonora vint rejoindre Clémence; elle anima son faible cœur, qui perdait bien de son courage, par des discours artificieux. Elle lui raconta plusieurs détails sur l'attachement de Lautrec; elle le lui peignit comme un homme dangereux dont les principes avaient été gâtés par le frivole desir d'imiter les seigneurs de la cour de François premier. « Hélas ! disait » Clémence avec naïveté, il n'était

» point ainsi quand je le vis pour la
» première fois ; alors il était sin-
» cère ; les exemples pernicieux au-
» ront corrompu la loyauté de son
» âme. O Leonora ! comme alors il
» était tendre ; maintenant je ne puis
» le souffrir ; mais convenez qu'il est
» bien facile de l'aimer, qu'il pos-
» sède cet art séducteur auquel on
» résiste avec peine. Vous l'avez
» connu, vous l'avez chéri !!! Que
» je dois le mépriser !!! si beau,
» si aimable, et si fourbe !!.... »
Leonora vit par ces propos la faiblesse du cœur de Clémence : elle évita alors de parler d'un amant auquel on aurait pardonné à force de le trouver coupable.

Archambaud vint dans la matinée superbement vêtu, entouré de ses

nombreux vassaux, remercier Clémence de la préférence qu'elle lui donnait sur les seigneurs qui, comme lui, l'avaient choisie pour leur souveraine. Il amenait avec lui plusieurs Troubadours, espérant lui plaire par ces attentions. Clémence vit avec intérêt ces amants de la poésie, mais elle ne pouvait plus chanter. Ils l'environnèrent, ils lui récitèrent des sirventes dont elle était l'objet; ils chantèrent des tensons amoureuses, de tendres pastourelles. Elle chercha à prendre part à ces divertissements, mais ses pensées distraites ne rêvaient qu'amour et que perfidie.

Parmi ces Troubadours, il en était un que la renommée avait depuis long-temps élevé au milieu de

dont les talents pouvaient être comparés aux siens. La pudeur pouvait sans rougir écouter ses vers ; instruit par la sagesse, il chantait toujours ainsi, même lorsque l'amour inspirait sa harpe frémissante.

ROMANCE.

Les Conseils.

Vous dont la vie à son printemps,
Promet un sort libre d'orage,
Jeunes beautés, de vos instants
Vous devez faire un noble usage.
La vertu dirigea le cours
Des jours heureux de votre enfance ;
Puisse-t-elle embellir toujours
Votre brillante adolescence !

Soyez sensibles avec gaîté ;
Que la sagesse vous inspire !
Fuyez surtout la volupté,
Fuyez son criminel délire.

On peut aimer avec candeur,
Le dire avec délicatesse;
Des saints attraits de la pudeur,
La vertu pare la tendresse.

Si l'amour de ses nœuds charmants
Vient séduire votre jeune âge;
Ne parjurez point vos serments,
Il est affreux d'être volage!
En vain le papillon léger
De fleurs en fleurs toujours voltige;
Le bonheur ne saurait changer,
L'inconstance éteint son prestige.

Craignez du vice au front hideux
Les conseils sombres et perfides;
Il troublerait d'un souffle affreux,
La candeur de vos cœurs timides.
En vain d'un coupable bonheur
Il vous promet la longue ivresse,
Armant de feu son fouet vengeur
Le remords le poursuit sans cesse.

Clémence chérissait Adelmar ; elle le vit avec plaisir, sans pouvoir se résoudre à le consulter sur sa position ; une fausse honte la retint ; mais le Troubadour avait lu dans son âme ; il vit qu'elle n'était point heureuse ; il crut que l'amour troublait cette beauté. Il chercha à la prévenir contre ses douces impressions par le récit d'un *sirvente* sévère. « Fuyez l'amour, lui disait-» il ; il traîne à sa suite les pleurs, » les dégoûts, la trahison, et l'in-» constance, cent fois plus cruelle. » La perfidie et la déloyauté forment » sa cour ; il en a banni la sagesse ; » il l'a remplacée par la folie, » déesse capricieuse, à la démarche » incertaine ; son carquois ne se » remplit que de flèches acérées

» dont la blessure est douloureuse,
» mais qui sont faciles à se briser.
» Son bandeau vous annonce qu'il
» ne frappe qu'au hasard, et ses
» ailes vous prouvent combien il
» est volage. Semblable au serpent
» qui voile d'une robe brillante les
» poisons de son triple dard, l'a-
» mour, sous un manteau embelli
» par les grâces, cache les chaînes
» pesantes dont il aime à nous char-
» ger. Mais tel que cet insecte
» qui étale sur ses ailes les cou-
» leurs de tous les diamants, et
» qui porte à chaque nouvelle
« fleur un nouvel hommage; tel,
» je le répète, l'amour est fait
» pour l'inconstance; il est perfide
» par nature. Jeunes beautés, qui
» voulez être heureuses, redoutez

» l'approche de cet enfant séduc-
» teur ! »

Ces discours fortifiaient Clémence dans sa résolution ; elle y voyait retracée la conduite de Lautrec, et celle qu'elle devait tenir elle-même. Adelmar, profond scrutateur du cœur humain, avait deviné le caractère d'Archambaud. Il connaissait ses vices, il crut que Clémence l'aimait ; absent depuis quelque temps, il ignorait ce qui s'était passé. « Sage Troubadour,
» lui disait la fille d'Isaure, que
» j'aime vos conseils ; ils portent
» un baume salutaire dans mon
» âme ; tel la rosée ranime l'éclat
» des fleurs flétries par la chaleur dé-
» vorante du soleil précédent. Oui,
» je le pense comme vous, il est

» affreux d'aimer seule ; l'indiffé-
» rence peut embellir la carrière
» agitée de la vie. »

» Conservez toujours ces senti-
» ments, noble Clémence ; bien
» jeune, vous allez contracter un
» engagement dont l'étendue est
» effrayante : que les vertus vous
» soutiènent dans la route péril-
« leuse que vous allez parcourir! »

Tels furent les discours de ces cœurs vertueux ; ils charmèrent quelque temps les soucis de Clémence, mais à l'approche du soir elle retomba dans sa sombre mélancolie. « Encore quelques ins-
» tants, se disait-elle, et j'aurai vu
» Lautrec pour la dernière fois,
» et je lui aurai juré d'appartenir
» à un autre. Que le temps aujour-

» d'hui me semble rapide! A peine
» j'ai cru voir lever l'aurore, et
» l'éclat dont brillent les nuages
» enflammés, m'annonce le cou-
» cher du globe, âme vivifiante de
» l'univers. Perfide Alphonse! tu
» vas t'offrir à ma vue! Ta bouche
» parjure osera me faire ces ser-
» ments que ton cœur indifférent en
» secret désavoue. Tu voudrais
» jouir de ma crédulité: eh bien!
» je jouirai de ta confusion; que
» j'aurai de plaisir à t'humilier!
» Que je brûle de t'accabler par la
» vue de mon infortunée rivale!
» Malheureuse! je sens que malgré
» son innocence je ne pourrai l'ai-
» mer. Ah! fuis loin de moi, Marie,
» tu m'as éclairée, mais tu as dé-
» truit le rêve de ma félicité. O

» Clémence ! ô Lautrec ! plus de
» bonheur ensemble. Lautrec !....
» Ce nom d'un parjure ne doit
» plus profaner mes lèvres ; n'ai-je
» point promis d'être à Montlaur ?
» Dois-je me rappeler un amant
» coupable contre lequel tout de-
» vrait m'animer ? Faible cœur, tu
» ne sais point haïr ; devais-tu le
» promettre ? Ah ! je ne connaissais
» point tout l'excès de sa faiblesse.
» Viens à mon secours, devoir
» froid et sévère, parle dans mon
» âme, éteint sa tendresse ; le pour-
» ras-tu ? Un enfant lutte avec toi
» de pouvoir, et moi-même je l'a-
» voue à ma honte, indécise entre
» vous deux, je me partage. »

CHAPITRE VII.

L'INSTANT redoutable arrive. Clémence appèle Leonora, et toutes les deux se rendent au bosquet où Lautrec attendait déjà. Laurentio était avec lui; il modérait l'impatience de son ami qui accusait Clémence de lenteur. Il la voit, il court à elle. « O mon amie! pourquoi » ce retard?

» Vous vous en êtes occupé, » Lautrec?

» Que dites-vous! quelle froi- » deur dans toute votre personne! » Quoi, lorsque je suis sur le point » de vous perdre, lorsque j'espère

» tout de votre amour, vous me
» traitez ainsi ?

» Cet amour, dont vous me par-
» lez, est-il bien violent dans votre
» âme ?

» S'il l'est !... Oh ! je vous jure...
» Non, nul serment n'exprimerait
» combien je vous adore.

» Homme faux et parjure, gar-
» dez-vous d'ajouter à vos perfi-
» dies. Fuyez loin de moi, je vous
» déteste, et demain je serai l'é-
» pouse de Montlaur.

» Laurentio !!! s'écria Lautrec !

» Clémence, dit Varicléry, que
» nous dites-vous ? Comment, de-
» puis hier, avez-vous pu changer
» ainsi ? Vous cessez d'aimer Al-
» phonse ? Montlaur le remplace
» dans votre cœur ?

» Laurentio, ce Lautrec que vous
» aimez, le connaissez-vous ? Sa-
» vez-vous de quelle manière son
» temps s'est écoulé dans l'Italie ?
» Au mépris de sa foi, il a fait à
» mille beautés les serments qu'il
» m'avait promis de tenir. Je lui
» pardonnerais peut-être son in-
» constance, mais non ses crimes.
» Apprenez qu'il trompa une jeune
» française, qu'il lui a fait accroire
» qu'il s'unissait avec elle, et joi-
» gnant le sacrilège à la perfidie, il
» a feint une cérémonie dont les
» chevaliers respectent la sainteté.

» Prouvez-moi ce que vous dites,
» Clémence, dit Lautrec avec im-
» pétuosité; prouvez-moi que vous-
» même volage, vous ne couvriez

» d'un prétexte odieux l'incons-
» tance de votre cœur.

» J'admire votre audace ; vous
» pensez, Alphonse, que les monts
» vous séparent de votre victime,
» que peut-être la mort l'a déjà dé-
» vorée ; non, elle vit, elle est ici,
» elle vous accuse elle-même. »
Elle dit, et Leonora arrache son voile.

» Leonora !!! s'écrièrent à la fois
» et Lautrec et Laurentio !

» Turestes confondu, Alphonse :
» adieu, me voilà convaincue. Ah!
» Laurentio, ne m'avez-vous point
» trompé aussi ?

» Arrêtez, lui dirent à la fois les
» deux amis, on vous trompe vous-
» même ; cette femme artificieuse...

» Cessez d'ajouter de nouvelles

» impostures, répliqua Clémence.

» O Lautrec ! dit alors Leonora,
» que t'ai - je fait pour me traiter
» ainsi ! »

L'apparition de la comtesse avait au dernier point étonné Alphonse. Laurentio interdit ne savait qu'imaginer d'une pareille rencontre ; il comprenait bien que Leonora avait prévenu l'esprit de Clémence par quelques mensonges adroitement colorés ; mais, ne les connaissant pas, il ne pouvait les combattre. Alphonse, plus impétueux et directement attaqué, frémissait de rage ; Clémence l'avait menacé du nom abhorré d'Archambaud ; et le mot affreux de *demain*, retentissait à son oreille. Clémence s'éloignait.

« Arrêtez, lui cria-t-il, écoutez-
» moi ; ne me perdez point sans
» m'entendre.

» On vous a séduite, lui disait
» Laurentio.

» Cessez de me retenir, leur ré-
» pondit-elle ; Montlaur mérite ma
» tendresse ; j'ai juré de le chérir.

» Non, vous ne vous éloignerez
» point, vous passerez sur mon
» corps, et ma mort est sûre, si
» vous m'abandonnez. » Alphonse saisit alors violemment la main de Clémence ; elle le repousse, jète sur lui un regard de mépris, et s'échappe à la faveur de la nuit.

» Eh bien, Lautrec! lui dit la com-
» tesse, quand elle se fut assurée
» que Clémence était bien loin,
» t'ai-je oublié ? Reconnais-tu mon

» génie, et vois-tu ce que peut une
» femme outragée et qui aime en-
» core avec fureur ?

» Monstre, ton infernal génie
» m'était connu ; j'aurais dû prévoir
» les excès de ton coupable amour.

» Tu l'appèle coupable, et quel
» nom donnes-tu au tien? Fils déso-
» béissant, non content de te ré-
» volter contre l'autorité pater-
» nelle, tu viens encourager dans
» la rébellion une fille vertueuse,
» célèbre par son mérite, et dont
» maintenant tu fais l'objet de la
» malignité publique.

» Leonora, lui dit Laurentio,
» qu'il est méprisable ce cœur qui
» oublie les sentiments de pudeur et
» de délicatesse qui devraient faire
» son essence! Ainsi, méconnais-

» sant les bornes de l'amour, vous
» osez les franchir, et votre cœur
» tranquille ne rougit point!
» Je rougirais de ma défaite,
» Laurentio, et je m'énorgueillis
» de mon triomphe. Apprends,
» Lautrec, par quel art j'ai détaché
» ton amante d'une chaîne qu'elle
» se plaisait à porter. J'ai répandu
» sur toi la calomnie; je t'ai enve-
» loppé de ses voiles ténébreux;
» Oui, Clémence te croit infidèle.
» Le dépit lui a dicté son devoir;
» elle épouse Montlaur, mais elle
» t'aime. Que je suis contente!
» Vous pleurerez tous les deux,
» elle pleurera doublement, et ta
» perte, et le choix indigne qu'elle
» a fait. Je lui devais cette ven-
» geance, je devais en abreuver

» la femme qui me ravissait ton
» cœur. »

Lautrec ne répondait point ; il craignait de se livrer à sa colère et de punir une furie dont il ne pouvait entendre la voix. » Vas, dit
» Laurentio, ton triomphe ne peut
» être long; je cours me présenter
» au comte, et devant lui j'arra-
» cherai le masque dont tu te cou-
» vres.

» Pensez-vous, Laurentio, que
» je n'ai point su parer cette atta-
» que; non, vous ne parviendrez
» point jusqu'au comte; des gar-
» diens fidèles sauront vous en em-
» pêcher; et quand même vous le
» verriez, prévenu contre vous, il
» vous confond maintenant dans la
» haine que les autres lui inspirent.

» Que dis-je ? L'heure s'écoule, et » je ne vous crains plus. Je vous ai » retenus tant qu'il m'a été néces- » saire ; apprenez que dans ce mo- » ment tout m'a réussi ; ce n'est » point demain que Clémence s'u- » nit à Montlaur, c'est à présent » que cet hymen se termine. Le » champ vous est ouvert, Al- » phonse, courez vous plaindre à » l'épouse d'Archambaud. » Elle dit et s'éloigne, s'applaudissant de la nouvelle ruse que le moment vient de lui inspirer.

» Laurentio, lui dit Lautrec, » d'un ton calme et d'une voix » douce ; Laurentio, autrefois je » fus aimé de Clémence. Dans des » temps plus heureux, j'obtins » d'elle cette écharpe qui tant de

» fois m'a consolé dans mon ab-
» sence. Prends-la, mon ami; de-
» main avec le jour, porte-la à
» Clémence ; qu'elle frappe ses
» yeux ! Elle savait que cette
» écharpe adorée ne me quitterait
» qu'avec la vie ; je le lui avais
» juré ; je tiendrai mon serment!!!
» moi, qu'elle accuse d'être par-
» jure ! Quand elle la reverra, je ne
» serais plus. Ne lui parle point de
» moi ; ce voile lui en dira assez.
» Laurentio, non loin d'ici s'élève
» un chêne aux bras touffus ; là,
» pour la première fois, je vis
» Clémence ; là, mille fois, elle
» m'a juré de n'être qu'à moi.
» C'est là que je veux que tu
» creuses ma tombe. Qu'un marbre
» simple la recouvre, et qu'on y

» lise : *Lautrec fut aimé de Clé-*
» *mence ; elle cessa de l'aimer,*
» *et il mourut* !!

» Repousse loin de toi, mon
» Alphonse, ces sombres idées;
» plains plutôt Clémence. Elle
» est trompée.

» Je ne puis la plaindre. Devait-
» elle préférer de croire une in-
» connue à celui qu'elle a tant
» aimé. Ah ! désormais la vie
» m'est odieuse ; je ne puis la sup-
» porter ; et que ce fer.....

» Arrête, s'écria Laurentio.

» Arrête, s'écria Clémence, en
» se précipitant dans les bras de
» son amant.

» Clémence ! dit Lautrec, je te
» revois. Tu me pardonnes...

» Lautrec, c'est moi qui suis

» coupable ; cher Alphonse, j'ai » pu te soupçonner ? Mais mon » repentir te venge ; je ne veux » plus vivre que pour t'aimer.

Laurentio dit à Clémence : « De grâce, expliquez-nous com- » ment avez-vous pu dévoiler la » trahison de Leonora.

» Je la croyais, cette femme » odieuse ; elle avait su s'emparer » de mon cœur. Révoltée de la » duplicité d'Alphonse, je me suis » éloignée ; mais à peine avais-je » fait quelques pas, que malgré » moi je me suis arrêtée. Je m'accu- » sais de ne pas vous avoir assez fait » connaître que je vous méprisais ; » bientôt je me suis rappelée que » j'avais laissé avec vous la Péle- » rine ; j'ai voulu voir de quelle

» manière vous recevriez ses
» reproches. Je redoutais une ré-
» conciliation, alors que je devais
» vous détester Lautrec. Que je me
» connaissais mal ! Je vous aimais
» toujours. Je suis revenue promp-
» tement ; caché derrière ces char-
» milles j'ai tout entendu. L'atroce
» Leonora s'est démasquée. Oh !
» combien cette scène a porté
» dans mon triste cœur un baume
» consolant. Je suis revenue à la
» vie, mais après que Leonora
» s'est enfuie ; je n'osais me pré-
» senter à vous, je craignais que
» votre juste colère n'éteignît une
» flamme qui en moi se rallumait
» plus vivement. Avec quels trans-
» ports, je l'avoue, j'ai joui de votre
» douleur ! Pardon, mais mon

» ami, elle me prouvait que je
» vous avais été toujours chère.
» Vous avez voulu vous immoler ;
» j'ai tremblé pour vos jours ; vous
» savez le reste. Alphonse, Lau-
» rentio, plaignez et pardonnez à
» Clémence. »

Heureux instants du raccommodement! que de douceurs vous offrez à deux cœurs qui s'aiment bien! On se chérit davantage ; ainsi après une tempête on sait mieux jouir de la sérénité du ciel.

» Mais, dit Laurentio, votre
» dépit vous a conduite trop loin ;
» demain, ce soir peut-être, vous
» deviez être la femme d'Ar-
» chambaud.

» Clémence, dit Lautrec, en-
» core tout ému, comment ferez-

» vous pour rompre un hymen
» aussi avancé?

» Alphonse, je paye cher ma
» crédulité imprudente. Je ne sais
» ce que je dois faire. La colère de
» mon père m'épouvante; que va-t-
» on penser de moi, en me voyant
» ainsi vaciller dans toutes mes
» résolutions.

» Mon amie, quand Laurentio
» m'a conduit ici, nous ignorions
» la précipitation de cet odieux
» hymen. Cependant je voulais de
» nouveau t'engager à me suivre;
» ce n'est qu'en fuyant que nous
» serons heureux; marchons sous
» la conduite de Laurentio. Per-
» dons ensemble jusqu'au souvenir
» de la querelle de nos parents.

» O Lautrec ! que me proposez-
» vous.

» Pouvez-vous hésiter ? l'autel
» est prêt ; le nouveau soleil vous
» verra à ses pieds, et ses der-
» niers rayons glisseront sur ma
» tombe.

Clémence combattit long-temps, mais elle aimait ; elle craignait d'appartenir à Archambaud ; tout l'engageait à fuir, pour éviter un hymen qu'elle détestait. L'esprit de son siècle, bien loin de mettre au nombre des fautes la démarche inconsidérée qu'elle allait faire, l'avait divinisée par les grands exemples qu'il en offrait tous les jours. Auprès de la porte secrète, les amis avaient laissé leurs chevaux, que gardaient deux écuyers fidèles.

Ils conduisirent Clémence ; elle se décida à les suivre. » Laurentio, » dit-elle en se retournant vers ce » fidèle ami ; soyez mon père ; » recevez nos serments ; je jure à » Lautrec d'être son épouse ; et » toi, mon Dieu, bénis cette union, » contractée en ta présence. » Les trois amis se consultèrent un instant ; puis craignant de perdre un temps précieux, ils montèrent à cheval. Lautrec prit Clémence derrière lui, et ils s'éloignèrent rapidement.

Ils tournèrent leur course du côté de Beauville ; ils suivirent ses fertiles côteaux ; après avoir dépassé Maurens, ils arrivèrent à Saint-Félix, ville bâtie sur une haute montagne, et dont les murs

dominent les plaines voisines. Ils suivirent un chemin pratiqué dans une descente rapide ; ils traversèrent Roumens, environné alors de ses épaisses forêts. Pour reprendre quelque force ils s'arrêterent à Revel(14). Craignant d'être poursuivis, ils continuèrent leur route bientôt après, et entrant dans les gorges de la montagne Noire, ils arrivèrent à un fort château, nommé la Tour de Rochefort, appartenant à Laurentio. Ce lieu retiré leur promettait un asile que l'on violerait difficilement. Situé sur le haut d'un rocher impraticable de trois côtés, le fort flanqué de tourelles élevées et d'épais remparts, défiaient et la force et la ruse. Au bas grondait un torrent écu-

meux, dont les eaux bourbeuses étaient sans cesse agitées. Des gardes, placés en sentinelle sur les donjons, embrassaient de leurs regards une immense étendue. Le paysage, que l'on découvrait de la cime de la principale tour, offrait des beautés imposantes, quoique agrestes ou sauvages. Ici, des rocs grisâtres s'amoncelaient sur une terre rouge, où croissait avec peine la bruyère rampante. Ailleurs quelques lambeaux de verdure s'étendaient au pied d'une forêt de chênes. Là, des cascades tombaient de bonds en bonds, et les couleurs célestes étincelaient à l'entour quand le soleil frappait de ses rayons les flots réjaillissants. Vers les bords du torrent, le labou-

reur infatigable traînait sa charrue; l'œil aimait à se reposer sur ces endroits qui portaient les marques de la culture. Ainsi le voyageur altéré sent renaître le courage dans son âme lorsqu'il découvre, en parcourant les déserts arides de l'Egipte, ces Oasis, îles terrestres, placées au milieu d'un Océan de sable (15).

Ce fut là que Clémence voulut arrêter sa course, il lui était facile d'y recevoir des nouvelles de sa famille; et avec peine on saurait l'y découvrir.

Leonora revint dans le château. Malgré son audace, elle n'osa point entrer chez Clémence, où elle présumait que devait être la fille d'Isaure. Elle fut auprès du comte,

qu'elle trouva dans la grand'salle, au milieu des Ménestrels, causant avec eux, et leur racontant des histoires du temps passé. Alors on ignorait ces jeux insipides que l'intérêt inventa. Autour de la cheminée, à l'immense ouverture, on se rangeait sur des siéges lourds, mais solides. Là, les héros redisaient leurs exploits; ils nommaient les chevaliers qu'ils avaient attaqués, les géants qu'ils avaient pourfendus, les belles qui leur devaient leur délivrance. Les Troubadours chantaient de tendres pastourelles ou de caustiques chansons, tandis que le chapelain du haut baron récitait les histoires pieuses de l'écriture des anciens temps, les miracles des saints apôtres, ou la merveilleuse

aventure du fantôme qu'il avait exorcisé. A son récit, les fauteuils se rapprochaient, les jeunes filles regardaient leurs amants, et les preux chevaliers eux-mêmes sentaient battre leur cœur. Cependant la soirée s'avançait, la dame du château appelait ses pages, elle interrompait son ouvrage; et après une fervente prière, faite en commun, on allait goûter un repos paisible, que ne troublait point un souvenir désagréable.

Leonora ne voyait point arriver Clémence ; Archambaud tournait souvent la tête. On ouvrait la porte, mais Clémence ne paraissait point. Le comte lui-même suspendit son joyeux récit, et demanda sa fille. La comtesse se hâta d'aller la chercher elle-même; elle espérait jouir

de sa douleur : mais son attente fut déçue ; Clémence n'était point dans sa chambre ; elle crut que ses rêveries l'avaient encore retenue dans le jardin ; elle y courut, redoutant que le destin n'eût fait rencontrer Alphonse et la fille d'Isaure. Sa recherche fut également vaine ; elle appela Clémence ; sa voix se perdit dans le lointain, Clémence ne lui répondit point. Alarmée, elle rentra. Le comte, la voyant revenir seule, se lève avec vivacité.

» Où est elle, lui demanda-t-il?

» Je l'ignore.

» Amis, dit Isaure, courez, » hâtons-nous, cherchons partout » ma fille. »

On allume des flambeaux résineux, et l'on parcourt le jardin

en tous sens ; ce fut sans succès. Archambaud s'emporta ; Leonora craignit que Lautrec n'eût enlevé Clémence ; le comte tremblait pour les jours de sa fille ; une partie de la nuit se passa en recherches inutiles. Vers le matin, on pensa que les fugitifs (car on ne doutait point de leur fuite) ne pouvaient qu'être éloignés. Cependant on envoya des émissaires sur toutes les routes, dans l'espoir d'en obtenir des nouvelles ; mais un voile profond environna la fuite du couple amoureux ; on ne put que se perdre en de vaines conjectures.

Les préparatifs du mariage furent contremandés ; les Troubadours qui espéraient des fêtes se retirèrent, en regrettant de ne

pouvoir chanter l'hymne de l'hymen. Adelmar seul se félicita en secret ; il chérissait Clémence ; il voulait son bonheur ; il espérait que Lautrec le lui offrirait peut-être. Archambaud jura de tirer de Lautrec une vengeance éclatante ; Leonora se promit la perte de Clémence ; et le baron d'Alberti se réjouit d'un événement qui portait à son comble la fureur de l'Italienne.

Le marquis de Lautrec, instruit le lendemain de la conduite de son fils, éclata en reproches. Il fit également chercher partout, en assurant, que, malgré l'éclat d'une telle aventure, il ne consentirait jamais à l'hymen qu'Alphonse semblait désormais devoir rendre néces-

saire. Sur ces entrefaites le comte Isaure reçut de la cour l'ordre précis de se rendre à Paris ; il ne pouvait résister à la volonté du roi ; malgré l'incertitude où il était sur le sort de Clémence, il fut contraint d'obéir à son monarque. L'artificieuse Leonora avait surpris sa confiance ; il la laissa maîtresse dans sa maison pendant son absence, séduit par la feinte tendresse qu'elle paraissait avoir pour sa fille.

Leonora ne demeurait point tranquille; elle voulait trouver Lautrec, et cette fois elle se promit de ravir le jour à Clémence. Exécrable projet ! qu'elle ne repoussa point, mais dont au contraire elle ne cessa de s'occuper. Archambaud, à qui elle cacha ses noirs desseins, lui

confiait tout ce qu'il faisait, pour retrouver la femme qui avait pu allumer dans son cœur une flamme aussi constante. On ignorait que Laurentio eût acquis un château dans ces contrées ; on croyait que Clémence et son amant s'étaient réfugiés dans les Pyrénées, ou peut-être dans l'Espagne. Ce fut généralement de ce côté que l'on dirigea les recherches.

Cependant loin du monde, dans le calme de la solitude, et sous la garde vigilante de l'amitié, ces amants dont on voulait troubler le bonheur, étaient heureux dans leur asile. Clémence apprit bientôt le départ de son père ; cette nouvelle l'engagea à continuer de cacher sa retraite, jusqu'au retour

d'Isaure; elle espérait que le temps, affaiblissant le courroux de son père, y ramènerait l'indulgence, et qu'alors la tendresse qu'il portait à sa fille élèverait la voix en sa faveur. Ainsi toujours l'espérance accompagne le mortel dans toutes ses peines ; elle les allège ; on n'est point en entier malheureux tant qu'il reste encore un rayon d'espoir.

Leurs journées paisibles s'écoulaient avec rapidité ; ils se voyaient toujours et ne se lassaient point d'être ensemble. Lautrec et Laurentio parlaient à Clémence de l'antique Italie ; ils lui décrivaient Milan, source de discordes entre l'empereur Charles et le roi de France; Florence, cette ville superbe

assise sur l'Arno, fleuve fertile; les Médicis qui y régnaient, rallumant par leur magnificence; le flambeau des arts et du génie long-temps éteint par la barbarie gothique; ils se rappelaient à eux-mêmes cette ville aux sept collines, qui pendant le cours des âges parla en maîtresse à l'univers. Ils citaient le siècle d'Auguste, ses grands hommes, et le siècle nouveau auquel Léon X et les Médicis donnaient déjà leurs noms; les lettres renaissaient, et dès leur berceau elles brillaient déjà d'un éclat remarquable. Environnées de la protection des princes rivaux, elles croissaient à l'ombre de leur trône. (16)

CHAPITRE VIII.

Ce fut alors que Laurentio, comblé par Clémence des marques de la plus vive amitié, voulut lui apprendre l'origine de celle qui l'unissait à Lautrec.

» Je ne vous parlerai point, lui dit-il, de ma naissance; elle vous est connue. Vous savez que j'ai quitté les bords délicieux qui m'ont vu naître, pour voyager en gai Troubadour; j'espérais parcourir successivement les cours de l'Europe, et je ne pensais point que Toulouse devait être un jour ma patrie adoptive. En Italie je servis la cause de François, et je fus per-

sécuté par ses ennemis ; ils redoutaient mon ascendant sur l'esprit de mes compatriotes ; rien ne fut épargné pour me contraindre à porter mes pas en d'autres lieux. Je partis pour la France après avoir dit à Padoue un adieu éternel. Avant de m'éloigner, je fus dans l'église où reposaient mes illustres ancêtres ; je pleurai sur le marbre pompeux mais glacé qui les couvre ; et après leur avoir juré de conserver des sentiments dignes du seul rejeton de leurs familles, je tournai mes pas vers les riches contrées de la France méridionale.

» Je fus abordé dans ma route par un jeune cavalier de bonne mine, qui voyageait accompagné d'un seul écuyer. Cet inconnu me

semblait souffrant ; son regard était mélancolique ; tout son être peignait la tristesse. Il marchait sans faire attention à la route, conduit au gré de son coursier. Le matin du premier jour s'écoula sans que nous eussions cherché à beaucoup nous parler ; l'étranger me salua seulement avec grâce, en me demandant si j'allais en France. Je lui dis que telle était mon intention : il m'apprit que c'était aussi la sienne, et nous cessâmes de converser. La nuit nous arrivâmes dans une mauvaise auberge. La figure sinistre de l'hôte nous étonna. Grand, sec et noir, il annonçait par tout son extérieur une âme peu douce. Quatre garçons, tous porteurs des plus effrayants visages, nous inspirèrent

le dessein d'être en garde contre toute embûche. Ma suite composée de quatre gendarmes, soldats aguerris, le chevalier Eugénio (c'était son nom), son domestique et moi, nous formions un corps d'armée assez redoutable pour nous rassurer. Cependant, connaissant les dangers des chemins, infestés à cette époque d'une multitude de déserteurs allemands, français, italiens, espagnols, nous résolûmes de faire veiller un de mes écuyers, et de garder dans notre chambre une lampe qui ne s'éteignît point durant la nuit entière. Nous nous couchions : en nous déshabillant, nous entendîmes un grand bruit dans la cour de l'auberge. Eugénio s'avance de la fenêtre ; il examine

à la lueur d'une torche que l'hôte portait, les causes de la rumeur qui nous étonne. Soudain je vois sa figure s'animer ; ses yeux étaient brillants : « C'est elle ! ! » s'écria-t-il avec joie. Surpris de son exclamation, je courus à son côté pour en apprendre le sujet : je vis une jeune personne escortée par un homme d'environ trente ans, dont les traits fortement prononcés, portaient l'empreinte de la férocité et de l'astuce. Une suite nombreuse paraissait lui obéir.

» Seigneur Laurentio, me dit le » jeune chevalier, de vous dépend » désormais tout mon bonheur.

» Seigneur Eugénio, lui répon- » dis-je, je suis tout prêt, dispo-

» sez de mon bras et de mes ser-
» vices.

» Avant que je profite de vos
» générosités, me dit-il, il faut
» au moins que vous connaissiez
» celui que vous allez secourir. »

» Je suis le frère du marquis de Mantoue. J'apperçus, dans cette ville, un jour de grande fête, la jeune beauté que vous venez de voir. Angela est son nom ; riche héritière, orpheline dès son bas âge, elle était sous l'appui d'un vieux parent, son tuteur. Celui-ci, ne pouvant la garder chez lui, l'avait mise, pour achever son éducation, chez de bonnes religieuses qui pareillement avaient été chargées d'élever ma jeune sœur : ce fut en allant la voir que je fus atteint

d'un trait que me lancèrent les yeux célestes de l'adorable Angela. Ma sœur se lia avec elle ; souvent, lorsque j'allais au parloir, elle amenait Angela. Je ne pus voir long-temps cette femme charmante sans concevoir pour elle un attachement dont rien n'égalait l'étendue ; mes yeux, mes discours, toute ma conduite, lui parlèrent de mon amour. Long-temps elle fut insensible à mes prières, comme à celles de ma sœur, qui prenait avec chaleur les intérêts de ma cause : Angela, sans connaissance du monde, n'avait entendu prononcer le mot d'amour, que pour l'entendre environner de mille contes ridicules. Cependant mes soins touchèrent enfin son âme ;

elle m'aima de bonne foi, elle me l'apprit de même. Je voulais que les nœuds les plus sacrés me vinssent lier avec elle ; j'en parlai au marquis mon frère ; il me fallut combattre les préjugés ; il céda pourtant. Je me hâtai de faire part de cette aimable nouvelle à mon Angela ; elle en fut transportée, et me pressa de m'expliquer auprès de son tuteur. Celui-ci, homme rusé, avait un fils qu'il destinait à sa pupille. Ce fils voyageait avec le frère d'Angela, auquel il servait de Mentor, étant bien plus âgé que lui. Le tuteur me répondit que ma demande le flattait, qu'il ne pensait point qu'Angela pût espérer un époux de mon rang ; qu'il donnait de grand cœur son

consentement au mariage que je proposais, mais qu'il croyait que nous devions attendre le retour de Prosper, frère de mon amante, et que jusque là je devais renoncer à voir Angela, « afin, poursuivit-il, » qu'elle ne soit point exposée aux » discours d'un public toujours » prêt à s'occuper des affaires qui » lui sont totalement étrangères. » Je sentais bien la nécessité d'attendre Prosper, mais je ne convenais point que l'on dût m'interdire la vue d'Angela ; j'exprimai mes pensées : l'obstiné vieillard fut inexorable ; et quand je me présentai à la grille du monastère, ma sœur parut sans son amie. Angela fut soigneusement gardée ; par le conseil de son tuteur ; on chercha

à la prévenir contre moi ; tous les efforts de la méchanceté échouèrent contre un cœur innocent, qui avait juré de ne croire que sa tendresse. Ma sœur nous facilita les moyens de nous écrire. J'entretins avec mon Angela un commerce enchanteur, qui donnait de nouvelles forces à mon amour. Je n'étais point néanmoins content : il me fallait voir mon amie. Je cherchai long-temps les moyens de me satisfaire : j'employai le secours de l'or pour réussir. Je parvins à gagner un jardinier, qui me promit, moyennant la somme de mille florins que je devais lui compter, de me faciliter les occasions de parler à Angela tout à mon aise.

» Le tuteur avait écrit à son fils

de revenir, et de ramener Prosper avec lui. Ces deux amis lui obéirent; ils arrivèrent le soir du jour que je devais voir Angela. La nuit était obscure. Couvert d'un ample manteau, dont la couleur sombre me favorisait dans mon entreprise, je traversais mystérieusement les rues de Mantoue pour aller au couvent, dans lequel je devais m'introduire. Je suis heurté en passant d'une manière assez rude par un inconnu. Moi qui, dans toute autre occasion, aurais demandé raison de ce que j'aurais cru un outrage, je continuai de marcher; mais lui me poursuit, et d'un geste grossier, me saisit par mon manteau. Je me retourne alors, et lui demande quel est le motif de son audace. « Les

» armes à la main, me dit-il, je » vous l'apprendrai. » Il dit, je ne lui donne point le temps de poursuivre ; mon fer est déjà tiré ; nous combattons dans l'ombre, et pendant quelque temps l'avantage est égal ; bientôt néanmoins le sort me favorise, je croise mon épée avec adresse, et je la plonge dans le sein de mon adversaire. Je voulus appeler à son secours, la pitié descendant dans mon cœur dès que la vengeance fut satisfaite. Je heurtai à la porte d'une maison, on vint m'ouvrir ; je dis qu'à quelques pas j'ai rencontré un homme noyé dans son sang ; et soudain je me hâte d'arriver au lieu où j'étais attendu. Angela, en me voyant paraître, allait se plaindre de mon retarde-

ment , lorsqu'elle s'apperçut que ma respiration était précipitée ; elle vit même à mes discours que je n'étais point tranquille. Elle voulut savoir la cause de mon trouble : je me vis contraint à la lui apprendre. Elle frémit du danger que j'avais couru , mais je la pressais sur mon cœur , et son effroi ne pouvait être de longue durée. Nous continuâmes une conversation qui hâtait pour nous la vitesse de la course des heures , quand des cris se font entendre dans le jardin ; on appèle Angela. Craignant d'être surpris , je me cachai sous une touffe de laurier. Les religieuses vièrent vers Angela , et l'une d'elles , sans préparation , lui apprend que son frère vient d'être assassiné par un

étranger : à ce funeste récit elle perd l'usage de ses sens ; on l'emporte ; et tout redevient calme. Mais l'enfer était dans mon cœur ; j'étais dévoré par mon désespoir. Amant d'Angela, j'avais immolé son frère ; car je ne doutais point qu'il ne fût l'inconnu contre lequel je venais de combattre. Je me voyais pour jamais séparé de mon amie ; pouvait-elle me pardonner mon crime ? ah ! plutôt elle devait haïr le meurtrier de Prosper. Je sortis du jardin dans un état affreux ; je courus au palais de mon frère ; et, au milieu d'un torrent de larmes, je lui contai mon histoire déplorable. Il eut pitié de moi ; il ordonna qu'on ne me laissât point seul ; ses consolations ne me calmèrent pas ;

je vis cependant qu'il est doux d'être consolé par un frère.

Angela, en revenant à elle, voulut se rendre auprès du sien ; un secret espoir parlait à son âme ; elle était si malheureuse ! perdre tout à la fois Eugénio et Prosper ; celui-ci expirant sous les coups de son amant ; et la nature irritée, lui défendant de s'occuper d'Eugénio. Elle trouva plusieurs hommes savants qui cherchaient à rendre son frère à la vie ; elle écoutait leurs discours avec les angoisses de l'incertitude. Tour à tour l'espérance ou la douleur se remplaçaient sur sa naïve figure ; elle entendait les imprécations dont on chargeait le meurtrier ; et sa bouche n'osait se joindre aux justes clameurs des

amis de Prosper ; elle connaissait le coupable ; il lui était cher malgré son crime. Nerroni, fils du tuteur d'Angela, paraissait surtout inconsolable : il ne respirait que vengeance, et ne cessait de jurer la mort de celui qui lui enlevait son ami. Angela l'entendait ; elle pleurait Prosper, repoussait mon image, et cherchait à se convaincre si la douleur de Nerroni n'était point feinte. Après cinq heures, Prosper, poussant un léger soupir, ouvrit les yeux. On leva le premier appareil, et l'on conçut l'espoir de le sauver. Angela, agitée par la joie et par l'incertitude, restait les yeux attachés sur son frère ; enfin, elle ne quitta sa place, que lorsqu'on l'eut assurée que tout le danger était passé.

» Le marquis mon frère envoya un de ses pages, déguisé, pour nous apporter des nouvelles de Prosper ; il revint nous dire que les médecins répondaient de sa vie ; je me jetai à son cou, je l'appelai mon dieu, mon sauveur ; et, pour le récompenser, je le forçai d'accepter un riche présent. Je me pressai d'écrire à Angela ; elle me fit renvoyer ma lettre sans en avoir rompu le cachet. Je ne me rebutai point, j'écrivis une seconde lettre ; cette fois-ci, Angela, en me la renvoyant, y joignit quelques lignes, dans lesquelles elle me reprochait mes démarches dans la circonstance présente. Ma sœur me fit dire en même temps de suspendre mes poursuites, et de me

confier un peu au pouvoir de l'avenir : tout en m'emportant, il fallut obéir, et attendre l'entière guérison de Prosper.

» Ma sœur me dit un jour qu'Angela venait de sortir pour aller chez son tuteur ; cette sortie, qui était si naturelle, je ne sais par quel pressentiment, jeta le trouble dans mon âme ; je me retirai tout pensif. Le lendemain j'arrivai au couvent avec le jour ; les portes n'en étaint point ouvertes, je m'assis sur les degrés de marbre qui formaient l'escalier de l'église ; là, comptant les secondes, je souffris horriblement les tourments de l'attente. La tourière parut ; je me présentai pour entrer ; elle me repoussa en me disant qu'à cette heure on ne

pouvait point voir ma sœur, et que, quoique frère du souverain, j'étais comme les autres soumis à la règle commune. Je voulus essayer de corrompre cette femme; j'en vins à bout, mais ce fut sans succès; elle était sortie la veille de bonne heure, était rentrée fort tard, et par conséquent elle ignorait ce qui s'était passé pendant son absence, et si les pensionnaires s'étaient retirées. Il me fallut atendre. Enfin je pus entrer; je courus à ma sœur. « Cher Eugénio, me dit-» elle, Angela n'avait été man-» dée que pour quelques heures, » et voilà qu'elle n'est point reve-» nue.

» O ma sœur! m'écriai-je, quel » complot a-t-on pu tramer contre

» nous ? son frère serait-il d'intel-
» ligence avec Nerroni, et préfé-
» rerait-il cet époux vulgaire à moi
» qui peux élever si haut son am-
» bition ?

» J'ignore, me répondit-elle,
» leur projet. Mais Angela t'aime;
» malgré sa douceur, elle a une
» volonté ferme; je ne doute point
» qu'elle ne résiste aux sollicita-
» tions et aux menaces que l'on
» ne manquera pas d'employer. »

» Pendant ce temps, Angela en effet était en butte à tous les genres d'importunités. On se flattait de lui arracher son consentement; elle le refusa avec opiniâtreté, soutenue dans ses refus, par la tendresse qu'elle avait pour moi. On avait employé une ruse dont on ne dou-

tait point de la réussite. On l'envoya chercher avec précipitation ; la femme qui la conduisait, fut chargée de lui dire que la blessure de Prosper s'était rouverte, et que l'on commençait à craindre de nouveau pour ses jours. Angela reçut cette nouvelle comme un coup de poignard ; elle arriva faible, tremblante et se soutenant à peine. Elle jeta d'abord un regard sur son frère ; elle le vit pâle et défait ; il leva sur elle son regard affaibli, et d'une voix pénible, il commença à lui parler en entrecoupant souvent son discours, « n'ayant » point, disait-il, assez de force » pour le continuer sans inter» valle. « Il dit à sa sœur que, sur » le point de périr, il frémissait à

» l'idée de la laisser seule et sans
» soutien ; que Nerroni l'aimait ;
» qu'elle avait dû juger de ses qua-
» lités, de son attachement pour lui
» Prosper ; et que c'était à elle à le
» récompenser de l'amitié qu'il por-
» tait à son frère.

» Angela répondit avec douceur
» qu'elle était reconnaissante en-
» vers Nerroni, ainsi qu'elle devait
» l'être ; mais que son cœur, en-
» gagé ailleurs de l'aveu de son
» tuteur dont elle invoque le té-
» moignage, ne pouvait se donner
» une seconde fois.

» Je sais, lui repartit son frère,
» que le frère de notre souverain
» a bien voulu vous offrir sa ten-
» dresse ; mais, ma sœur, croyez-
» en l'expérience de mon âge : cet

» époux, dont vous attendez votre
» bonheur, vous le ravira pour ja-
» mais. Les soins de la grandeur
» furent de tout temps de puissans
» obstacles pour les rêves heureux.
» Il vous aime maintenant, ou plu-
» tôt il vous desire ; uni avec vous,
» vous verrez sa tendresse s'étein-
» dre ; alors cet hymen, qui flatte
» votre amour propre, sera pour
» vous une source de larmes. Votre
» mari deviendra ou despote ou in-
» constant ; sa conduite sévère ou
» volage vous accablera ; vous vous
» repentirez, et quand il ne sera
» plus temps ; vous serez contrainte
» de vous dire : Ah ! que n'écou-
» tai-je les conseils que j'ai mé-
» prisés.

Angela lui répondit : « N'ayant

» point comme vous une grande
» expérience, j'ignore l'impor-
» tance de vos avis ; dois-je déjà
» m'alarmer d'un péril incertain ?
» Prosper, à seize ans un cœur
» ne sait qu'aimer. Eugenio m'aime,
» je dois l'en croire, et content
» de son amour, mon esprit satis-
» fait ne veut plus rien prévoir.

» Ainsi vous refuserez à votre
» frère mourant la dernière prière
» qu'il peut vous faire ?

» Cher Prosper, demandez ma
» vie ; mais vous ne pouvez exiger
» le sacrifice de mon bonheur.

» Angela, fille indocile ! j'ai
» long-temps voulu parler avec vous
» le langage de la raison ; mainte-
» nant que vous m'y forcez, je vais
» vous faire entendre celui de l'au-

» torité. Vous êtes orpheline ; notre
» père en mourant vous confia d'a-
» bord à son ami, et puis à moi,
» dès que j'aurais atteint l'âge où
» je serais capable de vous proté-
» ger et de vous conduire. Je n'ai
» point jusqu'à ce jour fait usage
» d'un pouvoir que mon cœur ré-
» pugnait à employer ; mais, puis-
» que la tendresse fraternelle ne
» peut rien sur votre âme, je ne
» lui dis plus rien ; je ne m'adresse
» désormais qu'à votre obéissance.
» Vous êtes chérie de Nerroni ; je
» desire former cette union avant
» que la mort ne me ravisse à mes
» amis ; ainsi, plus de délai ; dé-
» cidez-vous à m'obéir.

» Quoi ! Prosper, vous useriez
» de violence ?

» Je n'ai point de compte à » vous rendre ; vous êtes en notre » pouvoir ; vous êtes la plus fai- » ble ; il faut obéir. »

» Nerroni se joignit à Prosper ; il pressa, il supplia Angela, tout fut inutile. La porte d'une chambre voisine s'ouvre ; elle voit un prêtre qui devait prêter son ministère à cette odieuse violence. Elle tombe aux genoux de son frère ; elle implore son amitié ; il fut inexorable. Le vil Nerroni la saisit avec force et la traîne au lieu de la cérémonie. En se débattant, elle se heurte contre un meuble, on ne s'en aperçoit point, et le prêtre poursuit ses prières sacramentales. « Non, » non, s'écria-t-elle, jamais, jamais » Nerroni ne sera mon époux. »

Alors la vue de son sang qui se répandait la trouble ; elle pousse des cris aigus. Vainement on veut lui clore la bouche ; l'amour prête des forces à la faiblesse pour fuir la tyrannie. Épuisée par ses efforts, elle demeure sans connaissance. Prosper craignit d'avoir été trop loin ; il s'oppose lui-même aux nouvelles tentatives que proposait Nerroni. On étancha le sang qui s'échappait de la tête d'Angela ; on y mit des linges, et toute la nuit une femme la veilla. Le lendemain, ayant déclaré qu'elle persistait dans ses refus, Prosper, honteux des excés auxquels il s'était porté, lui permit de revenir à son couvent. Elle y rentra comme je venais d'en sortir désespéré. Ma sœur me man-

da cette douce nouvelle, et y joignit celle plus charmante encore, qu'Angela consentait à me voir la nuit prochaine au lieu accoutumé de nos rendez-vous.

» Nous employâmes cette entrevue à nous protester que rien ne pourrait nous distraire, de notre amour. Je quittai mon Angela avec peine, craignant d'être long-temps sans la revoir, car je savais que mon frère devait m'envoyer à Rome, ne pouvant confier à d'autres qu'à moi le secret important de la mission dont je serais chargé. J'en avertis Angela; elle me promit que pendant mon absence elle se refuserait à sortir. Nous nous séparâmes en nous faisant les plus tendres adieux..

» Mon frère m'attendait dans son cabinet particulier ; il me donna ses dépêches, ses instructions, et m'ordonna de partir sur l'heure. Je lui répondis que j'étais prêt à lui obéir ; mais que j'attendais de son amitié qu'il veillât sur mon amante pendant l'absence que j'allais faire. Je continuai en lui apprenant les derniers événements qui venaient d'avoir lieu. Il répondit queje pouvais être tranquille, qu'il saurait éclairer la conduite de Prosper et de Nerroni.

CHAPITRE IX.

» Je ne pus revenir aussi promptement que je l'eusse desiré. Malgré mon impatience je ne voulais point déplaire à un frère aussi bon que le mien. J'appris que Prosper s'était rétabli ; bientôt j'appris sa mort. Toujours emporté, il avait sur un léger prétexte insulté un jeune français ; celui-ci qui ne souffrait point un outrage, d'un coup d'épée l'avait jeté sans vie sur la poussière. Mon frère, en m'apprenant cet événement tragique, ne pouvait s'empêcher de s'en réjouir : « Te voilà, me disait-il, mon

» cher Eugénio, délivré du seul
» obstacle qui s'opposait à tes sou-
» haits ; maintenant Angela est
» libre, et tu peux être sûr de
» la posséder. J'ai, continuait le
» marquis, j'ai sur le champ pris
» moi-même le soin de me décla-
» rer le nouveau tuteur d'Angela ;
» j'ai donné des ordres dans le
» couvent afin qu'on veillât à sa
» sûreté ; de sorte qu'à ton re-
» tour ta récompense est toute
» prête, pour les services que tu
» me rends.

» Enfin, après un an d'absence, je reviens à Mantoue ; Angela avec laquelle je n'avais cessé de correspondre, était prévenue de mon retour. Elle devait se rendre au palais avec ma sœur, et sur le

champ, l'évêque de Mantoue devait nous donner la bénédiction nuptiale. En arrivant, ivre de joie je courus vers l'appartement de mon frère ; il était seul ; je l'embrasse et me plains du peu d'empressement d'Angela. Le marquis appela ses gens ; il leur donne un ordre ; je crus que l'on me préparait quelque surprise agréable. Ma sœur paraît, à ma vue elle fond en larmes ; je fus ému. « Où » est Angela, m'écriai-je ?

» Depuis deux jours, me répon» dit ma sœur, elle a disparu. » Je ne dis rien, je demeurai immobile comme frappé de la foudre ; mon frère me dit que je ne devais point me désespérer ; que si Nerroni avait été assez adroit pour

enlever Angela, il avait, lui, assez de pouvoir pour me la faire rendre. « J'ai déjà, Eugénio, envoyé des » courriers sur toutes les routes et » chez tous les princes de l'Italie ; » j'espère un heureux succès de » mes démarches. »

» Malgré tout ce qu'on put me dire, je ne pus rester tranquille. Je résolus moi-même de parcourir les pays circonvoisins, et même de passer jusques en France, où je craignais que Nerroni n'eût été chercher un asile. Je partis avec un seul écuyer, voulant ne point être connu, et craignant surtout par une trop grande suite d'éveiller les soupçons des ravisseurs, si je me trouvais dans le voisinage. Muni de beaucoup d'or, porteur des

lettres de mon frère ; depuis deux mois je suis en course ; fatigué de l'inutilité de mes recherches, j'allais me décider à passer les Alpes, lorsqu'après vous avoir rencontré, nous nous sommes arrêtés dans cette bienheureuse auberge, où un sort favorable a conduit mon amante et son perfide conducteur. Je veux l'arracher de ses bras, et j'ai voulu vous faire ce récit, pour vous faire connaître l'étendue du service que vous allez me rendre ; Il faut nous hâter, je crains qu'il ne reparte, et n'échappe à ma poursuite. Noble Laurentio, seconderez-vous un amant ? »

» Vous n'en pouvez douter, lui » dis-je ; mais nous sommes trop » peu nombreux pour employer la

» force; usons d'adresse; elle réussit » toujours beaucoup mieux. « En parlant ainsi, je dis à l'un de mes gens, d'aller avertir ses camarades et de se tenir tous prêts à partir. Je lui ordonnai de descendre, et de revenir me dire ce que faisaient les étrangers qui étaient arrivés depuis quelque temps. Il s'acquitta promptement de sa double commission; il revint nous dire que les deux voyageurs soupaient. » Voici main- » tenant ce que je vais faire : sous » mon armure je portais l'habit des » Troubadours; j'en suis encore » revêtu. Je vais descendre suivi » de ma guitare; je chanterais » devant Nerroni et Angela quel- » ques couplets, qui se rapporte- » ront à la circonstance, et je

» tâcherai, sans donner de l'om-
» brage à Nerroni, de l'avertir
» que vous êtes auprès d'elle.

» Tenez, me dit Eugénio, ce
» reliquaire est un don d'Angela;
» prenez-le; si elle peut le voir,
» elle ne doutera point que je ne
» sois avec vous. » Je pris le bijou religieux, et je descendis dans la salle à manger. Je dis à l'hôte que j'étais venu avec le riche seigneur qui s'était retiré; et qu'ayant vu arriver une dame, j'avais voulu employer mes talents pour la distraire un moment. Nerroni ordonna que l'on me fît approcher. Je vis Angela; elle avait la taille des Grâces; son œil était noir, et de longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules. Son air me sembla

mélancolique ; elle me regarda un instant, et de suite parut se replonger dans ses rêveries. J'accordai ma guitare, et après un léger prélude, je m'exprimai ainsi :

ROMANCE.

Le Ménestrel soupire et chante :
Ecoutez sa chanson touchante,
Vous qui souffrez du mal d'amour.
Consolez-vous, beauté timide,
Le dieu des cœurs est notre guide,
Sa main renversera la tour.

A ce couplet, Angela soupire ; je m'arrête, et sûr d'avoir fixé son attention, je continuai.

Descends du ciel, douce espérance,
Viens par ta divine influence
Rendre le calme à la beauté.
En vain sa marâtre barbare,
Contre son bonheur se déclare,
Chez les dieux il est arrêté.

Angela me regarde ; elle apperçoit la relique ; soudain les plus vives couleurs remplacent les lis qui couvraient son joli visage.

Autrefois un précieux gage
Fut accordé dans le jeune âge,
A celui qui plût à Néris.
Son aspect doit lui faire entendre,
Que l'on s'apprête à la défendre
Contre ses cruels ennemis.

Un signe d'Angela m'apprit qu'elle m'avait entendu.

Non loin d'ici l'amant fidelle,
D'une inquiétude mortelle,
Eprouve la longue rigueur ;
Au pied de la tour il soupire ;
Mais à l'amitié qu'il inspire
Bientôt il devra son bonheur.

Soyez toujours prête à nous suivre,
Que l'obscurité vous délivre,

Jeune beauté, de votre ennui;
Demain au retour de l'aurore,
Vous pourrez folâtrer encore,
Pour vous un jour prospère a lui.

Pour détourner les soupçons de Nerroni, je terminai ma romance par le couplet suivant.

Ainsi plongé dans la tristesse;
Le jeune Aimar à sa maîtresse,
Parlait en dépit des jaloux :
Il fut entendu de sa belle,
Et bientôt s'enfuit avec elle,
Pour s'unir des nœuds les plus doux.

Nerroni, qui buvait outre mesure, goûta fort ma chanson. Il m'engagea à m'asseoir à sa table, et à partager son souper. Je ne me fis pas prier; profitant de quelques instants favorables, je prononçai le nom d'Eugénio, et je fis mieux

entendre qu'il était dans l'hotellerie. Avec une présence d'esprit admirable, Angela fit semblant de s'égayer; elle causa avec Nerroni sur un ton de douceur auquel il était peu accoutumé. Charmé d'un changement pareil, il s'approcha d'Angela, et lui parla avec tendresse. Sans lui répondre directement, elle faisait cependant entrer l'espérance dans son cœur; mais tout en paraissant s'occuper de lui, elle lui versait fréquemment à boire. Il n'osait la refuser; les verres se succédaient avec rapidité: bientôt il succomba sous la quantité de vin qu'il avait pris; il balbutia quelques mots sans suite, pencha la tête sur la table, et s'endormit profondément.

Alors Angela, me saluant avec grâce, se plaignit de la fatigue qu'elle éprouvait. Elle demanda au principal domestique de Nerroni, de la conduire dans la chambre où elle devait passer la nuit; je m'éloignai, et la suivis de loin. Lorsqu'elle fut entrée, le domestique ferma la porte avec soin, plaça deux valets en sentinelle, leur remit la clef et fut rejoindre ses compagnons qui soupaient avec l'hôte et ses garçons.

» Nos chevaux étaient prêts; je me fais suivre d'Eugénio et de deux écuyers, nous entrons dans le long corridor; nous fondons sur les deux domestiques, et nos fers menacent leur vie. Ils n'osèrent crier; nous leur arrachâmes la clef,

la porte est ouverte, et Eugénio a revu Angela. Nous liâmes les deux valets aux colonnes du lit, et notre sûreté l'exigeant, nous bâillonnâmes leur bouche. Cela fait, nous partons, et avant que l'on pût se douter de l'enlèvement d'Angela, nous avions plusieurs lieues d'avance. Sans nous arrêter, nous poussâmes jusqu'à Mantoue. Le marquis et sa sœur nous reçurent avec joie : Angela, heureuse d'être délivrée, n'opposa point de retard aux vœux d'Eugénio ; le lendemain ils furent unis.

» Angela nous apprit comment elle avait été enlevée. Le jardinier, qui donnait à Eugénio l'entrée dans le jardin du couvent, vint un soir l'avertir qu'Eugénio venait

d'arriver, et qu'il voulait la voir sur l'heure. » Votre amant, me dit » le jardinier, n'a pu résister à » l'impatience dont il était dévoré ; » ses affaires devant le retenir » encore quelque temps à Rome, » il s'était échappé sans le dire à » son frère : il souhaitait vous par- » ler un moment ; voulant repartir » avec autant de célérité qu'il » était venu, il vous supplie sur- » tout de ne rien dire à sa sœur. » Sans défiance je suivis le jardinier. Transportée du plaisir que j'aurai à voir mon amant, je descends. A peine suis-je arrivée à la sombre allée, que je sens un voile que l'on jète sur mes yeux, et dont on couvre ma tête. La frayeur me glace ; je veux crier, je ne le

peux. On m'entraîne, on me place dans une litière, et nous partons. Je voyageai ainsi jusqu'à la nuit prochaine. Quand nous fûmes sortis de Mantoue, on me délivra du linge qui m'étouffait; mais, en me rendant ce service, mon conducteur m'avertit qu'il avait l'ordre de me poignarder sur-le-champ si je cherchais à me sauver; soit en essayant de me soustraire à sa vigilance, soit en appelant les voyageurs à mon secours. Je vis qu'il fallait se résigner. Je ne lui répondis point, et je m'abandonnai à ma douleur. Nous ne nous arrêtâmes point. Il m'offrit quelques rafraîchissements que j'acceptai pour ranimer mes forces abattues, ne doutant point que je n'eusse bientôt besoin de

toute leur énergie. Vers le soir nous entrâmes dans un long défilé et nous gravîmes une haute montagne, sur la cime de laquelle la prudence avait élevé un fort inaccessible. Ce fut là le but de notre voyage. On me fit descendre de la litière ; une femme âgée et méchante me fut donnée pour me conduire : nous traversâmes de longs appartements, et j'entrai dans une vaste pièce au milieu de laquelle on avait placé un lit, ayant la forme de ceux qui étaient en usage du temps du saint roi Louis. La grandeur de cette chambre m'épouvanta. Ma garde m'y laissa seule, et se retira. Dès qu'elle fut éloignée, je sentis une secrète terreur m'environner. Je n'osais m'en rendre compte à moi-

une porte refermée simplement par une portière.

Je la soulevai, et fut surprise de me trouver dans une chapelle. Sur chaque pilier reposait une statue grossièrement travaillée, qui, éclairée par la faible clarté de ma lampe, semblait un fantôme menaçant. La porte du sanctuaire était ouverte ; j'y entre, et je vois une bière recouverte d'un drap mortuaire, placée au milieu. Tous les murs étaient tendus de noirs, les draperies étaient couvertes de larmes d'argent et de hideuses têtes de mort. Singulièrement émue à la vue de ce spectacle de deuil, je voulus me retirer, quand tout à coup la porte de fer se referme d'elle-même avec violence ; un cri m'échappe, ma lampe

tombe, et le cri et le bruit des gonds rouillés, roulent dans l'église en sinistres mugissements. Je n'étais pourtant point dans l'obscurité ; une autre lampe brûlait devant l'autel ; elle illuminait les objets d'horreur dont j'étais environnée.

» Ne pouvant parvenir à ébranler la serrure qui s'opposait à ma sortie, je me rapprochai de l'autel, espérant d'y rencontrer une autre issue. En passant au pied du cercueil, je jetai dessus un regard furtif ; quel fut mon étonnement de lire : *Ici repose Prosper, frère d'Angela !* Je demeurai immobile. Je vis bien alors que j'étais dans le château de Nerroni, car, après la mort de mon frère, il avait demandé ses restes pour leur élever

un monument, et le marquis et moi nous n'avions pas cru devoir nous refuser à la prière de l'amitié. J'étais, dis-je, demeurée immobile; un profond gémissement m'échappe: ô terreur !..... ce gémissement est répété d'une manière lugubre, et semble s'élever du tombeau de Prosper. Je m'assis sur les stales de bois de méleze, hors d'état de fuir, et cherchant à me rassurer. Un second gémissement plus distinct vient encore frapper mon oreille effrayée; une clarté subite se réfléchit dans l'église et disparaît. Cependant la draperie noire qui couvrait le cercueil s'agite, se déplace et tombe par terre. Je ne puis concevoir comment je ne m'évanouis point; l'excès de ma frayeur m'en empêcha

sans doute, mais mon sang était glacé, et le frisson de la mort agitait tout mon être. A la lueur de nouveaux éclairs, le marbre se soulève ; alors du fond du tombeau une figure vêtue d'un linceuil blanc se lève doucement. De sa poitrine ouverte, le sang coulait encore ; malgré ses traits défigurés, je crus reconnaître mon frère.

« Angela, me dit-il, d'une voix » à peine distincte, tu as causé mon » trépas par ton obstination ; le ciel » toujours juste, m'ordonne malgré » moi de te punir ; je serai sans » cesse auprès de toi ; mon ombre » vengeresse ne finira de te pour- » suivre que lorsqu'elle sera ap- » paisée par ton hymen avec Ner- » roni. »

Ici il s'arrête ; un timbre d'airain sonne deux heures.

« Ecoute, poursuivit Prosper, à » cette heure-ci, tu me verras dé- » sormais armé de la fureur. »

Il dit, pousse un nouveau soupir, et se recouche dans son cercueil. D'eux-mêmes, le marbre et la draperie se replacent. Jusqu'alors un courage surnaturel m'avait soutenue ; il m'abandonna et je m'évanouis.

« Quatre heures sonnèrent quand je repris mes sens ; près de moi reposait une lampe rallumée, les portes étaient ouvertes ; je me levai avec précipitation, et je sortis de ce lieu horrible. Ce fut avec bien de la peine que je retrouvai ma chambre ; dès que j'y fus entrée, je

me jetai sur mon lit, et m'environnant des couvertures, je tâchai de m'endormir. Je ne goûtai point un sommeil paisible que me procura ma faiblesse, des songes affreux vinrent le troubler.

» Je me réveillai le lendemain avec une fièvre ardente et en proie à un délire des plus forts. Je ne voyais que fantômes, que poignards. je restai dans cet état quatre jours : je fus pendant tout ce temps soignée par la vieille femme ; nul homme ne parut. Quand elle vit que j'étais un peu mieux, elle me fit part des histoires tragiques, terreurs des contrées voisines. Elle me parla des nombreuses apparitions qui avaient eu lieu dans le château. Ces discours, loin de m'épouvanter de nou-

veau, firent sur moi l'effet contraire. Je commençai à craindre d'avoir été la dupe d'un scélérat atroce qui employait tous les moyens pour la réussite de ses projets. La raison parla à mon cœur ; elle le rassura. La nuit vint sur ces entrefaites, je me rappelai les menaces du spectre, et j'attendis deux heures avec une impatiente terreur. Elles sonnèrent au béfroi du château. Soudain ma lumière s'éteint, une flamme bleuâtre illumine ma chambre comme celle que j'avais vue dans la chapelle. Je vois à travers l'obscurité à peine dissipée par la lueur, la même figure du tombeau. Elle s'avançait vers moi, je prends une résolution que m'inspire le désespoir ou le courage; je me lève et vais

droit à elle ; mon action parut la surprendre ; je la vis se reculer ; j'avançais toujours, je saisis la draperie, quand une trappe s'ouvre et le fantôme disparaît, point assez vite, cependant, pour me faire croire que l'apparition était surnaturelle. Plus tranquille après cet exploit, je me recouchai, mais je ne voulus point me rendormir.

» Le lendemain, dès que le jour eut percé au travers des fenêtres coloriées, je regardai le plancher attentivement, et je reconnus, sans beaucoup de peine, les rainures d'une trappe. Entièrement rassurée, dès que je vis ma geolière, je me plaignis de l'audace avec laquelle on me traitait : je vis à son air embarrassé que mon courage avait dé-

truit un plan assez bien concerté ; elle me répondit évasivement, et m'annonça l'arrivée de Nerroni.

« Il parut ; je le traitai avec le plus froid mépris ; je lui reprochai une ruse qui aurait pu me procurer la mort ; il voulut la nier ; mais voyant que ses serments ne m'en imposaient point, il m'avoua que, dans l'espoir d'obtenir ma main, il avait joué cette comédie sacrilége. Lui-même faisait le fantôme ; cet aveu lui attira de moi de nouvelles marques de mépris. Pendant deux mois j'essuyai des persécutions sans nombre ; cependant les recherches actives du marquis de Mantoue l'épouvantèrent ; il craignit d'être découvert ; il se décida à fuir. Il m'emmena de force,

et suivi d'une bande de brigands qu'il prit à sa solde, il partit. Son dessein était d'aller s'établir au fond de la Bretagne, et là, de me condamner à une prison perpétuelle, si je me refusais toujours à céder à ses vœux.

Il voulut se reposer dans une hôtellerie ; là, mon premier espoir naquit à la vue d'un Troubadour. Bientôt son adroite romance me fit connaître le terme de ma captivité : vous savez le reste. »

CHAPITRE X.

» Comblé par Eugénio et Angela, je consentis à passer quelques jours avec eux. Nous ignorions ce qu'était devenu Nerroni; nous apprîmes qu'on n'avait découvert notre fuite que le lendemain à son réveil. Il jura de se venger, et ce fut surtout le Troubadour qu'il voua particulièrement à sa rage. Je craignais peu la fureur d'un scélérat; je savais que dans Mantoue il n'oserait rien entreprendre, et je me promettais que dans le voyage ma vigilance écarterait tout danger. Ne voulant m'arrêter que peu de

temps à Mantoue, j'y séjournai néanmoins deux mois, ne pouvant me dérober aux instantes prières de l'amitié.

» Cependant, je voulus poursuivre ma route ; après de pénibles adieux et les promesses de retour que l'on me fit faire, je m'éloignai, ne songeant plus à Nerroni ni à ses menaces. Les premières journées de mon voyage se passèrent heureusement, je charmai ma solitude par les écrits que je composais. Je ne voulais point que la France ne vît en moi qu'un Troubadour ordinaire ; je prétendais me distinguer parmi ceux auxquels elle donna naissance. Nous traversions une forêt ; je m'éloignai insensiblement de ma suite, occupé à corriger un

sirvente galant ; j'avais ordonné à mes gens de me devancer, ne voulant point être distrait par leur conversation. Un coup de sifflet vint m'arracher à ma rêverie ; je regarde autour de moi, et j'apperçois sept hommes qui cherchent à m'entourer. Je ne voulus point leur en donner le temps, je fonds sur les trois qui étaient devant moi, et d'un coup d'épée je fais voler la tête de l'un d'eux. Celui qui était à son côté et qui portait une lance, l'enfonce dans le ventre de mon cheval : soudain, je saute légèrement à terre, et quoique sans espoir de me sauver, je ne voulus point périr seul. Je m'adossai à un fragment de rocher, et là je me préparai à soutenir un combat inégal.

« Astucieux Troubadour, me » dit Nerroni, qui se fit recon- » naître, je te suivais depuis ton » départ de Mantoue, sans avoir » rencontré l'occasion que tu m'as » offerte toi-même; prépare-toi à » mourir, et connais comme Ner- » roni se venge. » Il dit, donne le signal, et tous six m'attaquent à la fois. La bonté de mes armes me fut d'un grand secours; cependant j'étais blessé, mes forces se perdaient, il me restait encore cinq ennemis à combattre, quand deux cavaliers paraissent. L'un était Lautrec; à la vue de cette attaque d'assassin, il court le fer à la main à mon secours. Ranimé par l'espoir, je m'élance sur Nerroni, et parviens à lui arracher une vie souillée par

tant de crimes. Les autres scélérats succombèrent sous les coups d'Alphonse et de son écuyer.

« Généreux inconnu, lui dis-je, » je vous dois la vie, et ma recon- » naissance..... — Occupons-nous » d'abord de vos blessures. » Ne pouvant me soutenir, je m'assis sur le gazon ; mes gens d'armes, surpris de ce que je ne les rejoignais point, rebroussèrent chemin ; leur douleur fut vive quand ils apprirent le danger que j'avais couru. Ils formèrent un brancard ; on me porta ainsi jusqu'au village prochain. Alphonse ne m'abandonna point ; ses soins délicats, le vif intérêt qu'il me témoigna, tout se réunit pour faire naître dans mon cœur une amitié

qui ne doit s'éteindre qu'avec ma vie. »

Ainsi finit Laurentio; et Clémence qui l'écoutait attentive, essuya une larme silencieuse qui roulait dans ses beaux yeux. Elle voulait savoir si Angela était toujours heureuse; Varicléry lui dit que souvent il recevait des nouvelles du couple aimable. Le soir suivant, Lautrec à son tour, lui raconta la véritable histoire de Leonora. Clémence rougissait pour sa rivale pendant le récit d'Alphonse. Elle ne pouvait concevoir à quels excès osait se porter une femme qui déchirait le plus bel ornement de son sexe, le voile de la pudeur. Ainsi s'écoulèrent les jours heureux; dans leur obscurité, contents d'être en-

semble, ils ne desiraient autre chose : se voir leur semblait être le complément du bonheur.

Cependant Leonora fatiguée de l'inutilité des recherches de ses satellites, voulut aussi parcourir les campagnes voisines ; un pressentiment secret tourna sa course vers les Montagnes Noires (16); elle pensa qu'elles pouvaient offrir de commodes retraites. Elle se déguisa selon sa coutume; cette fois-ci elle prit le costume d'une vieille femme, elle se donna pour devineresse ; sous ces nouveaux habits elle pénétra partout. La curiosité la fit bien accueillir ; elle faisait ses prédictions avec adresse ; on l'aimait, car elle ne prédisait jamais des malheurs. Que de jeunes filles, sur

sa parole, crurent que l'année ne se passerait point sans qu'elles vissent allumer pour elles les flambeaux de l'hymen! Les chevaliers espérèrent rencontrer des dames fidèles; les femmes mariées, qui craignaient le retour de leurs époux, s'attendaient, au dire de Léonora, que l'Italie serait inépuisable en combats. Malgré les agréments que la comtesse trouvait dans ses courses, elle n'était point satisfaite tant qu'elle n'aurait point découvert Alphonse et Clémence.

Un seul château avait échappé à sa vigilance; elle le découvrit. Au moment où elle allait gravir le rocher pour y parvenir, une pluie abondante la força de chercher un asile dans une grotte voisine. Vou-

lant employer le temps, elle parcourut la caverne : dans un détour obscur, sa main toucha une porte de fer qui résonna. Elle chercha long-temps, excitée par le désœuvrement et la curiosité, à l'ouvrir; elle ne put en venir à bout. Se rebutant de son peu de succès, elle se retirait, lorsqu'en la frappant pour la dernière fois, elle pressa un ressort qui poussa la porte avec une telle force, que Léonora en fut renversée. Elle se releva, et ayant passé l'ouverture, elle sentit sous son pied les marches d'un escalier. Alors tirant d'un panier qu'elle portait à son bras, un flambeau de résine, à l'aide d'un caillou elle parvint à l'allumer.

Elle monta l'escalier tortueux.

Il était taillé dans le roc vif. Au haut une autre porte se présenta pour l'arrêter, mais elle était en bois et Leonora ne balança point à y mettre le feu. Le bois à moitié pourri brûla rapidement ; alors elle apperçut l'entrée d'une voûte dont la clarté du flambeau ne pouvait point lui en montrer la fin. Leonora, avec l'intrépidité que donne le crime, poursuivit sa marche. Elle descendit quelques dégrés, et à travert des barreaux de fer elle découvrit le jour et l'intérieur du château dans lequel elle voulait s'introduire. Contente de sa découverte, elle se reposa un moment et revint sur ses pas, bien assurée désormais de pénétrer dans ces murs de quelque manière que ce fût. Elle descendi

l'escalier, ferma la porte de fer dont elle remarqua le secret ; et la pluie ayant cessé , elle prit la route ordinaire qui conduisait à la tour de Rochefort. Arrivée à la première porte , on lui demanda ce qu'elle voulait : elle répondit qu'harrassée de fatigue , fortement mouillée par la pluie qu'elle venait d'essuyer, elle avait espéré qu'on voudrait bien lui donner à coucher pour cette nuit. On fut avertir Laurentio qui, rempli d'humanité , ordonna qu'on laissât entrer cette bonne femme: il suffit, dit-il, de la surveiller. Leonora fut donc introduite chez le concierge; mais on ne lui permit point d'aller plus avant. Cette défense la contraria et fit naître ses soupçons : sans paraître s'occuper de ce qui

l'environnait, elle ne perdait rien de vue. Elle n'aurait cependant rien appris, si les amants, par leur imprudence, ne lui eussent donné à deviner qu'elle les avait enfin rencontrés.

La pluie légère qui était tombée pendant le jour, avait abattu la chaleur : Clémence et les deux amis sortirent sur la terrasse principale du château; là, après avoir causé quelque temps, Clémence, pour céder aux instantes sollicitations de Laurentio et d'Alphonse, prit une harpe que Varicléry avait fait apporter pour elle ;et s'accompagnant de l'instrument harmonieux, elle leur chanta une hymne d'Ossian, barde illustre de l'Ecosse, qu'elle avait imité :

CHANT DE COLMA.

O souvenir des temps célèbres,
Viens encor enflammer mon cœur;
Aux chants fortunés du bonheur
Ont succédé les chants funèbres.
J'aime à pleurer sur les tombeaux,
A pousser vers le ciel une plainte impuissante;
Et sur la harpe frémissante
A chanter la beauté, les vertus, les héros.
Mon courage s'éteint, mais mon noble génie
Brûle des feux de son printemps.
Ossian, roi de l'harmonie,
Ta verve a triomphé du temps!
Alors que de minuit l'heure mystérieuse,
Sur nos yeux fatigués appèle le sommeil,
Seul, je vois des esprits qui charment mon réveil
La phalange silencieuse.
Phantastiques guerriers, ils revêtent encor
Leur armure éclatante, et leur bouclier d'or.
Parmi ces fils de la victoire
J'apperçois la brune Colma:
Colma, vierge d'amour, dont l'antique Selma
Conserve la douce memoire.

Nathos fameux par sa beauté
Par sa vaillance et sa noblesse,
Sut vaincre de Colma la pudique fierté :
Et tout les deux burent avec ivresse
La coupe de la volupté.

Mais une haine héréditaire,
De leurs fières maisons a brisé les liens :
De Colma le père, le frère,
Détestent Nathos et les siens.
Nathos dit à Colma « Viens, ô ma bien aimée !
» Pour jamais délaissant ces lieux,
» Perdons jusqu'à la renommée
» Des querelles de nos aïeux. »
Il a dit : leur barque légère
Glisse sur les flots azurés,
Et tous deux se sont retirés
Sur le rivage solitaire.
Nathos, armé d'un arc étincelant,
Va suivre le Chevreuil rapide ;
Mais, avant de partir, son amante timide
L'a pressé sur un cœur tremblant.
Le beau Chasseur, connaissant sa faiblesse :
« Fille de la beauté, dissipe ton effroi,
« Avant que la nuit reparaisse,
« Nathos reviendra près de toi. »

Mais l'Obscurité descendue,
De son écharpe immense enveloppe les flots.
Nathos ne paraît point, et la belle éperdue
Demande son jeune héros
Aux monts de la plage inconnue.
Son voile abandonné flotte sur ses cheveux,
Et des larmes d'amour brillent dans ses beaux yeux.

« Il est nuit, je suis délaissée;
Autour de moi grondent les vents;
Du haut de la roche isolée
J'entends rugir les noirs torrents.
Hélas? Colma seule est plaintive;
En proie au plus affreux malheur,
Fatigue l'écho de la rive
Du chant de mort et de douleur.

« Nathos a dit à son amante:
Avant que le flambeau du jour
Termine sa course éclatante,
Je dois me rendre à ton amour.
L'Ombre, du roi de la lumière
A voilé la couronne d'or,
Et près de Colma solitaire
Nathos ne revient point encor.

Pour toi j'ai fui loin de mon père ;
Pour toi j'ai bravé son courroux.
La tendre amitié de mon frère,
Et les pleurs qu'ils verseront tous.
Reviens ; reviens, chasseur aimable,
A qui j'ai tout sacrifié.
O doute cruel qui m'accable!
Nathos m'aurait-il oublié ?

De la Nuit déesse brillante,
Parais sur la voûte des cieux !
Épanche à la voix d'une amante
Les feux de ton char radieux.
En vain de la forêt prochaine
J'ai suivi les mille détours ;
Tout me dit : Ta recherche est vaine,
Le parjure a fui pour toujours.

Mais la lune a brisé la nue,
De nouveau cherchons en ces lieux....
O ciel ! la mort m'est apparue,
Ses victimes frappent mes yeux,
Hélas ! c'est Nathos... c'est mon frère ;
L'un de l'autre a percé le flanc ;
Je vois sur la pâle fougère
Leurs armes teintes de leur sang.

» Cruels, quelle aveugle furie ?
» Arma vos sacriléges bras ?
» Pourquoi vous arracher la vie
» Pourquoi me donner le trépas ?
» Sous mon désespoir je succombe,
» Frère inhumain, barbare époux,
» Et bientôt dans la même tombe
» Je vais dormir auprès de vous.

» Quand la déïté taciturne
» Aura noirci le firmament,
» Je viendrai, fantôme nocturne,
» M'asseoir près de ce monument;
» Et quand le char de la tempête
» Roulera sur les flots amers,
» Je fuirai loin de ma retraite,
» Volant vers la plaine des mers.

Ainsi chantait Colma, mais la nouvelle aurore
Ne brillait pas encor sur les champs d'Inistore,
Que son âme amoureuse avait joint pour jamais
Ses ayeux habitants mobiles des palais,

NOTES.

(1) Prosper Colonne, général de la cavalerie des Confédérés, se trouvait dans ces quartiers incertain s'il se rendrait au camp des Suisses, ou s'il attendrait au débouché des montagnes de Gênes le détachement que devait amener Aimar de Prie. Prosper, qu'une prudence consommée et une extrême circonspection distinguait de tous les généraux de son siècle, osait se vanter que ses mesures étaient si bien prises, qu'il enfermerait tous les Français qui paraîtraient au delà des Alpes comme des *pigeons en cage*. Tandis qu'il se croyait pleinement rassuré du côté des Alpes, un coureur lui vint rapporter qu'on avait apperçu en deçà des monts la bannière du chevalier Bayard.

Bien éloigné encore de soupçonner le danger où il était, mais commençant à croire que si ce guerrier, qui avait rempli l'Italie de ses exploits, et à qui rien ne paraissait impossible, avait trouvé un passage, il pouvait être bientôt suivi par d'autres, il songea sérieusement à se rapprocher du camp des Suisses, et vint dîner à Ville-Franche, qui n'en était pas éloignée, laissant, pour plus de précautions, quelques compagnies de cavalerie pour battre la campagne et pour l'avertir à temps si quelque ennemi paraissait. Le maréchal de Chabannes, bien informé de la marche de Prosper, choisit sur-le-champ les hommes d'armes les plus hardis et les mieux montés, et se mit à le suivre; les cavaliers que Prosper avait laissés à la campagne, appercevant cette troupe, coururent à toute bride se jeter dans la ville et s'empressent de fermer les portes. Gallencourt, gentilhomme picard, et Beauvais, gentilhomme normand, hommes d'armes et de la compagnie d'Imbercourt, fondent

sur eux la lance en arrêt. Gallencourt, chevalier robuste, et monté sur un cheval vigoureux, adresse un si furieux coup de lance au milieu de la porte qu'il la fait entre-bâiller; mais le coup l'enlève de terre avec son cheval et le précipite dans le fossé. Beauvais, son compagnon, prenant l'instant où la porte est entr'ouverte, y glisse sa lance et empêche qu'on ne vienne la refermer. Imbercourt, avec le reste de sa compagnie, s'en saisit et donne entrée à la compagnie du chevalier Bayard, à celle de d'Aubigni et à toutes les autres qui étaient à la file. Prosper Colonne était à table avec ses principaux officiers lorsque des cris redoublés lui annoncent que l'ennemi est dans la ville. Il fit partir deux courriers pour apprendre aux Suisses le danger où il était, et essaya de se défendre jusqu'à leur arrivée. Une partie de sa troupe occupa le palais où il était renfermé; l'autre alla se ranger sur la place publique : celle-ci fut enfoncée du premier choc et désarmée; l'autre, après une

légère résistance, posa les armes. Le général et tous les officiers furent faits prisonniers de guerre; les hommes d'armes en furent quittes pour la perte de leurs chevaux de bataille et pour leurs équipages. Les Français, avertis de l'approche des Suisses, et craignant de se trouver renfermés à leur tour, se retirèrent avec le butin.

(2) On peut lire le récit de cette bataille dans l'*Histoire de France*, de Velli, où elle est rapportée dans le plus grand détail.

(3) Ce concordat déplut à la Nation. On y sacrifia ses droits, et la cour de Rome augmenta les siens. Ce fut Léon X qui le fit conclure.

(4) Dans une diète qui fut indiquée à Fribourg, le bâtard de Savoie, Louis Forbin, seigneur de Soliers, et Jean Duplessi, ministre plénipotentiaire de France, signèrent avec les Treize Cantons, les Lignes

Grises, les villes et communautés alliées, un traité de confédération, qu'on nomma *la paix perpétuelle*, et dont les deux nations ne se sont jamais départies.

(5) Elle fut glorieuse pour la nation française; elle sembla être le prélude de celles qui nous ont assuré de nos jours la conquête de ce beau pays.

(6) Les Français conquirent d'abord toute la Navarre; ils s'avancèrent par delà l'Ebre, jusqu'à la ville de Logrono; mais ils furent contraints de se retirer et de perdre toutes leurs conquêtes par la supériorité du nombre des Espagnols.

(7) Adrien, fils de Florent, était né à Utrecht, de parents si obscurs qu'ils n'avaient pas même un nom de famille. Quelques ouvrages de théologie lui acquirent une réputation si brillante que l'empereur Maximilien le nomma précepteur de son petit-fils Charles-Quint. Il fut élu pape, grâces aux intrigues de l'ambassadeur d'Espagne.

(8) De retour en France, Lautrec fut conseillé par ses amis d'éviter le roi, qui était fort irrité contre lui; mais ce brave chevalier, fort de son innocence, repoussa leurs avis, se présenta devant le monarque et lui dit en l'abordant : « Puis-je » vous demander, Sire, par où j'ai mérité » de vous déplaire, et ce qui peut m'attirer la froideur avec laquelle vous me » recevez?

» Puis-je recevoir autrement, répondit le roi, un homme qui m'a fait perdre le duché de Milan?

» C'est vous, Sire, qui l'avez perdu et » non pas moi; j'ai fait servir dix-huit » mois votre gendarmerie sans toucher » une seule montre; j'ai retenu les Suisses » pendant deux mois entiers à leurs dépens. Ne vous avais-je pas dit en partant, ne vous ai-je pas repété dans » toutes mes lettres, que je ne pouvais » défendre votre duché sans argent? »

François lui répond; ils s'expliquent, et Lautrec est absous. L'argent destiné à

l'expédition d'Italie avait été retenu par la reine-mère.

(9) Susanne de Bourbon donna un fils au connétable; il pria le roi de vouloir bien en être le parrain. La cour se rendit à Moulins, et pendant quinze jours, «les » festins furent si somptueux, les fêtes si » magnifiques et si variées, dit Bran- » tôme, qu'un roi de France eût été bien » empêché d'en faire autant. Cinq cents » gentilshommes, attachés au service du » connétable, s'y montraient avec des ha- » bits de velours, que tout le monde ne » portait pas alors, et chacun une chaîne » d'or au cou faisant trois tours; ce qui » pour lors était une grande parade, et « signe de noblesse et de richesse. »

(10) Antoine Duprat fut successivement premier président du parlement de Paris et chancelier. En 1515, il persuada au roi François Ier de vendre les charges de judicature; il fit aussi abolir *la pragmatique-sanction*, ce palladium des li-

bertés de l'église gallicane; il recueillit le fruit de ses prévarications, car ayant pris parti dans l'état ecclésiastique, il fut fait archevêque de Sens et cardinal. Il irrita Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon, dans l'espoir de profiter de ses dépouilles. Né avec un cœur bas et une âme avide, il employa les moyens les plus bas pour s'enrichir. Ce prélat indigne, ainsi que mauvais citoyen, causa des maux infinis à l'église. Sa mort n'inspira aucun regret, pas même à ses courtisans.

(11) *Voyez* les diverses Histoires de France.

(12) L'église de Saint-Sernin de Toulouse est une des plus anciennes et des plus célèbres dans le monde chrétien; mais ce qui la rend particulièrement vénérable à tous les fidèles, est ce grand nombre de corps saints qui s'y conservent depuis des siècles. De ce nombre, sont les saintes reliques des glorieux apôtres et martyrs Saint-Simon et Saint-Jude et

celles de Sainte-Susanne de Babylone. L'opinion la plus commune touchant celles de ces deux apôtres et celles de cette sainte est qu'elles y furent apportées par l'empereur Charlemagne. Jusqu'à cette année (1511), elles avaient été cachées dans les cryptes ou chapelles souterraines de cette église; mais on ignorait le lieu précis qui les renfermait. Un religieux l'apprit en songe et le communiqua. Après s'être assuré de la vérité de la révélation, on se prépara à faire la translation de ces reliques précieuses.

Le jour arrêté, c'était un dimanche, tout étant prêt pour la cérémonie, les évêques de Pamiers, de Montauban, l'archevêque de Toulouse, ses grands-vicaires s'assemblèrent dans la sacristie de l'église de Saint-Sernin. En même-temps s'assemblèrent aussi dans les cryptes de l'église, les officiers du parlement, les généraux, les capitouls, les juges mages et autres officiers du roi. Les prélats, s'étant rendus processionnellement dans les chapelles

souterraines, après qu'on eut chanté le *Veni Creator*, firent lever par des maçons les gros quartiers de pierre à l'endroit où, suivant les traditions, reposaient les saintes reliques. Les pierres levées, après un long travail, on découvrit un petit tombeau de marbre brut, semé de croix, faites de petites pierres à la mosaïque. Dans ce tombeau furent trouvés les ossements des saints apôtres, avec une boîte de bois de cyprès, où étaient ceux de sainte Susanne. On les reconnut à un écrit enfermé dans un tuyau de verre qu'on trouva dans le tombeau et qu'on eut de la peine à lire, tant il était endommagé par l'humidité et le temps. Les ossements des saints étaient au nombre de quarante-quatre, tous exhalant une agréable odeur. Ces reliques ayant été tirées du tombeau et de la boîte par les prélats, et mises dans deux bassins d'argent, couverts d'une gaze d'or, on fit la procession autour de l'intérieur de l'église, chacun tenant un cierge allumé. L'évêque de Pamiers por-

tait les reliques des apôtres, celui de Montauban les reliques de la sainte. Tout cela fut fait les portes de l'église fermées, de peur que la foule du peuple, dont on n'eût pas été le maître, n'empêchât la cérémonie.

A la place qui est devant cette église, du côté du cimetière, et joignant les murs de la même église, l'on avait dressé un grand échafaud, entouré de siéges, avec deux autels, richement parés, sur lesquels étaient placées deux châsses d'argent. La main forte des capitouls en défendait les avenues. La procession, dans le même ordre qu'elle s'était faite, étant sortie de l'église, et montée sur l'échafaud, les prélats montrèrent les saintes reliques au peuple, et puis les placèrent dans les châsses préparées. Après cela, frère Jean de Petra, jacobin et inquisiteur de la foi, fit un sermon qu'il commença par l'histoire de ces reliques, et poursuivit par montrer que les reliques des saints avaient été de tout temps pratiquées dans le christia-

nisme. Le sermon fini, l'on fit une seconde procession parmiles rues voisines de l'église, avec un grand concours de peuple. Les châsses des saints et de la sainte, ensemble le tombeau et la boîte, où les reliques avaient été trouvées, étaient portés sous de riches poèles par les chanoines de Saint-Sernin. La procession s'étant rendue dans l'église, la messe fut célébrée par l'évêque de Montauban. Ainsi finit cette mémorable cérémonie. (*Lafaille, Annales de Toulouse.*)

Nous avons reculé cette exhumation de quelques années pour la faire entrer dans le plan de cet Ouvrage.

(13) Nom qu'on donnait alors aux voleurs qui se rassemblaient par grandes bandes et qui attaquaient quelquefois jusqu'à des corps d'armée.

(14) Revel, petite ville du département de la Haute-Garonne; elle est située au pied des montagnes Noires. Sa population

est considérable. Elle fait un commerce très-étendu. Les environs de Revel sont charmants; la nature s'est plu à les embellir.

(15) Les Oasis sont des espaces de terre habités et cultivés au milieu des sables arides de la Haute-Égypte; c'était dans une de ces Oasis qu'était placé le fameux temple de Jupiter Ammon.

(16) Les montagnes Noires sont une chaîne qui lie ensemble les Pyrénées, les montagnes de l'Auvergne et celle des Cévennes; elles sont peu élevées. Elles renferment plusieurs mines de fer, de cuivre, etc. etc., et des carrières de marbre, nouvellement découvertes, d'une rare beauté.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

569141